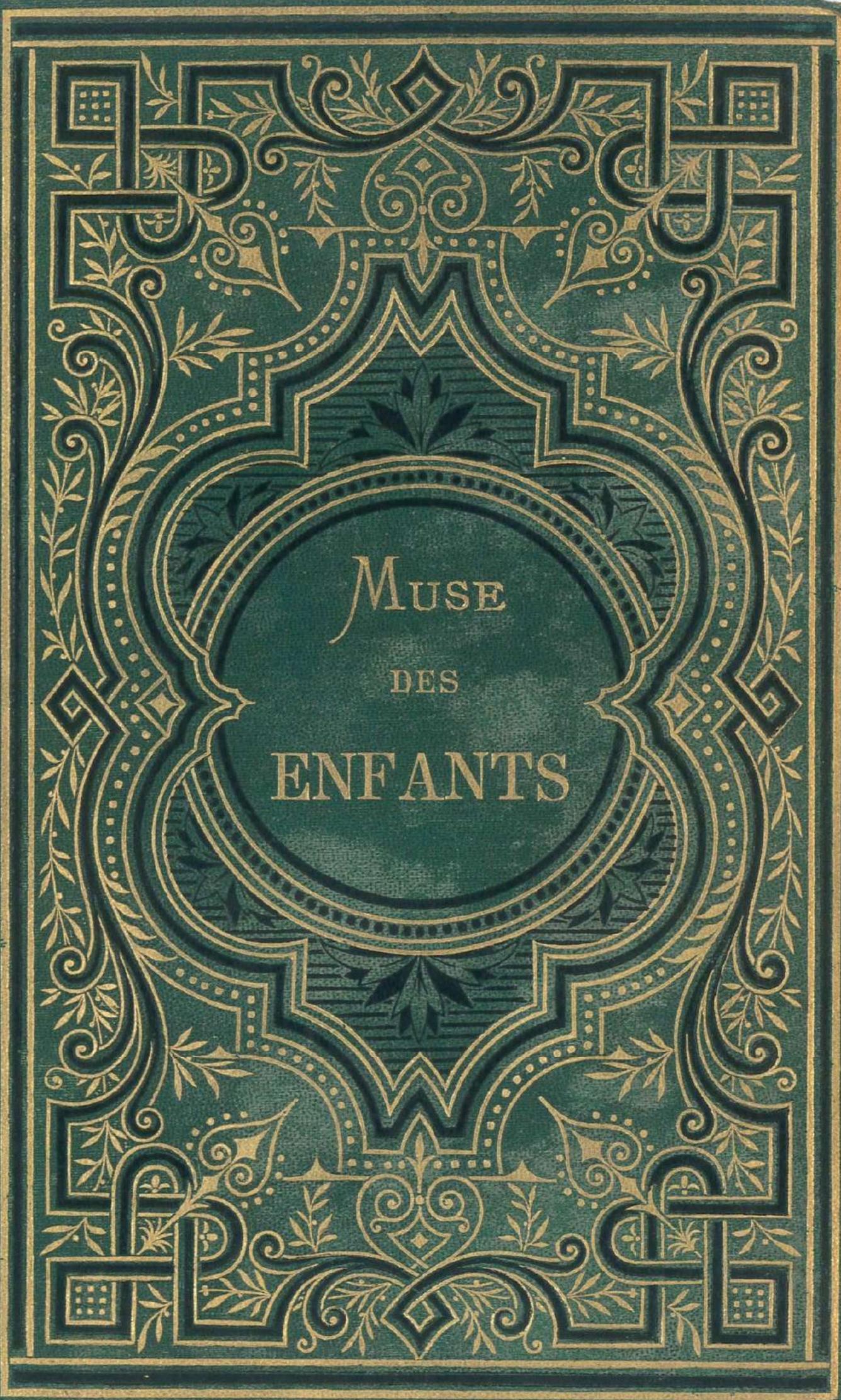
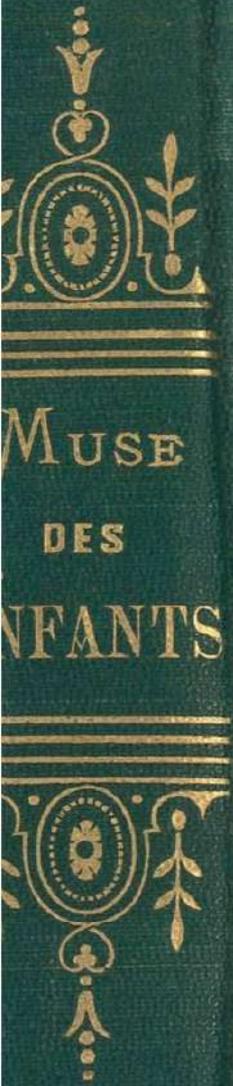


MUSE
DES
ENFANTS

MUSE
DES
ENFANTS



No. ⁴¹² Home

11032

11032



MUSE DES ENFANTS

Hommes



L'AUTEUR et l'ÉDITEUR déclarent réserver leurs droits
de reproduction à l'étranger.



Ce volume a été déposé
au MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR (division de la LIBRAIRIE)
en mai 1875.



AUGUSTA COUPEY



MUSE DES ENFANTS

POÉSIES AMUSANTES ET MORALES



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, ÉDITEURS

10, rue Garancière, 10

1875

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

L'ORPHELINE DU 44^e

2^{me} ÉDITION,

1 vol. in-12: Fr. 3.

MARIELLE

2^{me} ÉDITION,

1 vol. in-12: Fr. 3 50.

MUSIQUE DE L'AUTEUR

ENFANT C'EST TOI! Mélodie, 3^{me} édition.

PARVENEZ A LE LIRE. Romance, 2^e édition.

MILLIA. Sérénade, 2^{me} édition.

MON TRÉSOR. Chansonnette, 2^{me} édition.

EN VENTE CHEZ M. CAUVIN, ÉDITEUR DE MUSIQUE,

1, Rue Montpensier, Paris,

MARCEL COLOMBIER, 85, rue Richelieu, Paris,

et chez tous les marchands de musique de la France
et de l'étranger.

PRÉFACE

Avant de feuilleter ce livre,
Le commencer et le poursuivre,

Lecteur, retiens en nota :

Que chaque conte

Qu'il te conte

Est d'AUGUSTA !



LIVRE PREMIER



MUSE DES ENFANTS

POÉSIES AMUSANTES

LE SOULIER DE NOEL

Ce soir, je ferai ma prière
Dévotement près du foyer,
Puis je poserai sur la pierre
Avec soin mon petit soulier;

Car cette nuit Jésus va naître,
Et pour fêter ce grand bonheur,
Dans les souliers il viendra mettre
Ce que l'on demande au Seigneur :

Des pralines, des confitures,
Des chalets d'or de chez Giroux ;
Soldats, pantins, sabres, voitures,
C'est au choix parmi les joujoux.

On peut encor — les enfants sages —
Obtenir de plus beaux présents ;
Par exemple, un livre d'images
Rempli de contes amusants.

Jésus à la bonne conduite
Ne refuse rien à Noël.
Demandez ! vous verrez de suite
Vos souhaits descendre du ciel.

Ainsi je veux !... oh non ! j'y pense,
Il faut, avant que de vouloir,
Réfléchir à la récompense
Que l'on a le désir d'avoir.

Sera-ce un gros sucre de pomme ?
C'est bon pour les petits enfants,
Mais plus pour moi qui suis un homme ;
Songez que j'ai déjà cinq ans !

Je dédaigne les friandises,
Je leur préfère les jouets.
Tous excitent ma convoitise :
Sur lesquels porter mes souhaits ?

J'envierais bien un attelage,
Un fusil, un joli tambour...
Par malheur ces jeux font tapage
Dans la maison et dans la cour.

Or maman se trouve malade,
Ne peut supporter aucun bruit ;
Elle souffrirait de l'aubade :
Vilain tambour, soyez proscrit !

Adieu joujoux, livres, praline,
Mais, en échange, avec élan
Au petit Jésus j'imagine
De dire : « Guérissez maman !

« Pour cela vous n'avez qu'à prendre
« De la santé dans votre ciel,
« Et de vos mains, sans plus attendre,
« Emplir mon soulier de Noël.

« Comment c'est-il fait? je l'ignore....

« N'importe! mettez-en beaucoup!

« Tant qu'il en contient, plus encore,

« Que maman guérisse d'un coup!

.

.

Après sa naïve prière,

Le cher enfant, le lendemain,

Fut vite chercher sur la pierre

Le soulier qu'il croyait tout plein.

Il n'y voit rien, se déconcerte,

Des pleurs s'échappent de ses yeux,

Lorsque sa mère, gaie, alerte,

L'embrassant, lui dit : Je vais mieux.

Cette nuit ton souhait splendide

Est descendu dans mon foyer,

Et de m'en emparer avide,

J'ai repris le petit soulier.

Il contenait la confiance,

La foi, l'amour, la charité,

Baume divin, sainte espérance,

Qui m'a redonné la santé.

LE BOUQUET DE MAMAN

A Mademoiselle Thérèse Caro.

Je suis le bouquet de maman,
Bouquet charmant!

Mes lèvres si fraîches, si rosées,
Ce sont de Mai les belles roses,
Mes jolis yeux
Ses bluets bleus,
Mon teint le lys qu'elle préfère
A toutes les fleurs de la terre,
Et mes petits bras blancs et ronds
Entourant le col de ma mère,
La liane de liserons
Qui d'amour l'enchaîne et l'enserme.

Je suis le bouquet de maman,
Bouquet charmant!

CHARITABLE ET CHARITÉ

A mon oncle Alexandre Frouin.

Un sou ! maman, que je le donne,
Au pauvre qui cherche l'aumône.
— N'as-tu pas le tien, ma mignonne ?
— Oui, maman. Mais c'est tout mon bien ;
Lui donné, je n'aurai plus rien,
Et je comptais avec la somme
Acheter un sucre de pomme,
Des macarons ou de la gomme ;
J'aime cela beaucoup, tu sais ?
— Cher ange ! si tu renonçais
A ces douceurs que tu préfères,
Pour donner aux pauvres, tes frères,
L'argent ! Crois-moi, le bon Jésus
T'estimerait mille fois plus ;

Car, à mes dépens secourable,
En soulageant ce misérable,
Tu n'es qu'une enfant charitable.
Montrant un peu d'humanité :
Tandis qu'en te privant de gomme,
Et de ce bon sucre de pomme,
Tu pratiques la charité.

LORSQUE JE VEUX ÊTRE JOLIE

Aux petites Rennaises.

Lorsque je veux être jolie,
Je ne mets pas mon beau chapeau
De fine paille d'Italie
Orné d'une plume d'oiseau.
Je ne mets pas ma robe blanche,
Mes souliers bleus, le collier d'or
Que l'on m'agrafe le dimanche
Pour aller jouer au Thabor.
Non ! mais je tâche d'être sage,
J'obéis à papa, maman,
Je prête à ma sœur mon ménage,
Ma balle à mon frère Gontran,
Et me voilà toute embellie
A rendre les anges jaloux,
Car le bon Dieu nous fait jolie
Quand il est bien content de nous !

LE PAIN QUOTIDIEN

Je puis dire pourquoi Jésus m'a condamnée
A demander mon pain chaque jour de l'année,
Quand il était si simple, en une seule fois,
De donner à Bébé les trente pains du mois.

— Explique-le donc bien à ta petite mère,
Fit la maman, riant du savoir de sa Claire.

— C'est pour qu'il soit plus frais ! Jésus pensant aussi
Que ce n'est pas bien bon le pain dur et rassi.

QU'A DONC ROBERT ?

A Gustave Timon.

— Qu'a donc Robert?...
Il est là, le doigt dans la bouche,
Le sourcil noir, l'air inquiet,
Persistant, honteux et farouche,
A fixer ses yeux au parquet.— Aurait-il perdu son grand sabre ?
Cassé le beau cheval de bois
Qui sous le joug rue et se cabre
A nous épouvanter parfois ?— Lui refuserait-on ses quilles,
Une tartine, des ballons,
Ou ne trouve-t-il plus ses billes
Et son képi riche en galons ?

— Point!

— Qu'a-t-il donc fait, que je le blâme
De rester là, boudeur, méchant?

— J'en rougis bien pour lui, madame,
Il a dit « non! » à sa maman.

POURQUOI JE L'AIME

A Mesdemoiselles Fortunée et Jenny Philippe.

J'aime maman plus que personne,
D'abord parce qu'elle est très bonne.

Et qu'elle donne

A sa mignonne

Bonbons, joujoux,

Baisers, bijoux,

Sans compter amour et tendresses;

Mais, moins prodigue de richesses,

Ne me donnerait-elle rien

Qu'Emma l'aimerait encor bien.

— Pourquoi? — Je ne sais pas la cause

Qui fait que le petit enfant,

Sans le savoir (étrange chose),

Aime quand même sa maman...

Cependant, attendez ! Oui, vraiment, je devine
Pourquoi Dieu l'a voulu dans sa bonté divine :
— C'est afin que l'enfant, ici-bas, fût heureux
En aimant sa maman comme l'ange aime aux cieux !

FIÈRE ET HEUREUSE

— Enfant, me disait ma mère,
Ce dont je suis le plus fière,
Ce n'est pas de ma croix d'or,
De ma parure nacrée,
De ma robe de soirée,
De mon collier moins encor ;
Mais c'est de toi, ma chérie,
Ma blondinette Marie,
Le plus beau de mes bijoux,
Que le bon Dieu m'a donnée,
Le premier jour de l'année,
Pour faire envie aux jaloux.

Et ce qui me rend heureuse,
Bien contente, bien joyeuse,
Va ! ce n'est pas le plaisir
Que l'on trouve aux assemblées,
Aux bals des nuits étoilées

Où l'on court se divertir;
Mais c'est lorsque, ta sagesse
Répondant à ma tendresse,
Après l'école tu viens
Sauter au cou de ta mère,
En criant de ta voix claire :
— Maman ! voilà mes bons points !

LE PETIT DOIGT DE MAMAN

A M. Gar***

L'autre jour, j'étais en colère,
J'ai frappé ma petite sœur
Bien fort!... puis je l'ai fait se taire,
Car elle criait de frayeur.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu
Et cependant maman l'a su ¹.

Par qui? par quoi?
Serait-ce par son petit doigt?
Ce petit doigt, grande merveille,
Comme vous lui parle à l'oreille.
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

¹ Cette pièce de vers étant composée sur une mélodie, la musique a nécessité quatre rimes masculines.

Croiriez-vous bien qu'à notre porte
Un pauvre se mourait de faim...
J'avais un sou, je le lui porte,
Et je lui donne aussi mon pain.
Nous étions seuls. Nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su.

Par qui? par quoi?
Serait-ce par son petit doigt?
Ce petit doigt, grande merveille,
Comme vous lui parle à l'oreille.
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

Le mien (comprenez-vous la chose?)
N'est pas de moitié si savant.
Jamais il ne parle, il ne cause,
J'ai beau l'interroger souvent.
Pourtant, puisqu'il est avec moi,
Ce que je fais, vite il le voit.
Serait-il sot mon petit doigt?
Non! Mais peut-être qu'à l'oreille
Il ne peut conter à merveille,
Parce qu'il manque aux doigts d'enfants
Le cœur! qui dit tout aux mamans.

L'AIR BON

— Regarde-moi, papa,
Tu verras que Tata
A l'air gentil, soumis, aimable,
Et d'un caractère agréable.

— C'est bien d'avoir l'air bon,
Ma gentille fillette,
Mais il faut aussi, ma brunette,
Etre bonne pour tout de bon.

PIERRE QUI ROULE

Jack dit avec hauteur au pauvre petit mousse,
Dont il prisait fort peu la fortune et l'habit :
— « Pierre qui roule, Jean, n'amasse pas de mousse. »
Jean repartit : — « C'est vrai, mais elle se polit. »

BENOIT

Benoît vit un papillon
Or, azur et vermillon.
Il court après dans la plaine
A se mettre hors d'haleine.
Mais le volage mutin
Dont il rêve le butin
Se garait de sa casquette,
Et son grand coup de baguette
Ne frappait que le buisson
Où sifflotait le pinson.
Essoufflé, Benoît s'arrête,
Renonçant à la conquête
Du merveilleux papillon
Or, azur et vermillon.
Déchiré par ronce, épine,
Des plus penaude est sa mine.

Entendez-vous son soupir?

— Ah! beau chasseur de phalène,

« Qui court après le plaisir,
Souvent attrape la peine. »

PLUS ON EN DONNE, PLUS ON EN A

A ma mère. — Hommage respectueux et filial.

Petit Paul était soucieux,
Avait même le rouge aux yeux.
Interrogé sur cette mine,
Sur son humeur sombre et chagrine,
Il répondit avec candeur :
« Que je voudrais ravoir mon cœur ! »

— L'as-tu perdu, lui dit sa mère,
Dans le jardin ou dans la serre,
Par les sentiers ou par les champs,
Soit cet hiver, soit ce printemps ?

Petit Paul, la bouche muette,
Courbe le front, baisse la tête,
Réfléchit... Puis, pauvre garçon,
Soupire bien tristement : « Non,

Je ne l'ai pas perdu, ma mère,
Mais à la fête de mon père
J'ai dit, joyeux, plein de bonheur :
« Papa, je te donne mon cœur ! »
Présent donné n'est plus à prendre,
Chose offerte n'est plus à rendre.
Me voilà donc, pour mon malheur,
Sans cœur !

— Pour ton malheur ! Quoi ! Paul regrette
D'avoir fait ce cadeau de fête
A son papa ?

— Non point, maman !

Cria l'enfant avec élan :
Seulement, quand viendra la tienne,
N'ayant plus ça qui m'appartienne,
Que puis-je t'offrir d'aussi beau,
Si Dieu ne m'en donne un nouveau ?
J'ai bien encor à moi mon âme,
Que le petit Jésus réclame.
Dis, la veux-tu ? Jésus, je croi,
La partagerait avec toi ;
Je t'assure qu'elle est jolie,
Accepte-la, je t'en supplie...

— Merci, mon Paul, merci, mon fils,

De ta moitié de paradis;

Car je te préviens que saint Pierre

Te refusera place entière

Au divin séjour des élus,

S'il s'aperçoit aux attributs

Que ton âme n'est pas complète...

— Ne crains, ni ne sois inquiète,

Chère maman, fit Paul content.

Pourvu (c'est cela l'important)

Qu'à l'aise je te voie assise,

Comme sur ta chaise à l'église,

N'aurais-je qu'un tout petit banc,

Je serai très bien à mon rang.

.

— Viens m'embrasser, mon roi, mon ange,

Au ciel je dois grâce et louange

De t'avoir fait selon mes vœux,

Si dévoué, si généreux.

Mais contre amour, or et couronne,

Jamais l'âme, enfant, ne se donne.

Dieu défend de la diviser,

Se réservant d'en disposer.

En retour il permet à l'homme,
Riche, noble, pauvre du chaume,
Mendiant, valet, grand seigneur,
D'échanger ici-bas leur cœur;
Et, par un prodige suprême
Qui prouve combien Dieu nous aime,
Ce cœur, talisman merveilleux,
Jouit d'un don mystérieux :
Plus on en rend, plus on en donne,
Moins on en refuse à personne,
Plus on en a !

Ainsi mon Paul, s'il peut lui plaire,
Peut encor offrir à sa mère
Le cadeau qu'il fit à papa !

LE PETIT FRÈRE

A Mademoiselle Thérèse Lorset.

Petit papa, petite mère
M'ont annoncé le petit frère,
Que depuis si longtemps j'espère,
Et dont Jésus me fait cadeau.

On ne sait trop quand il arrive;
Il faut que du ciel on l'écrive,
Afin que son ange le suive
Et lui prépare son berceau.

Avec beaucoup d'impatience
Nous attendons tous sa naissance.
Mais vient-il par la diligence
Ou bien prendra-t-il le bateau?

J'ai hâte de voir sa figure,
Sa bouchette, sa chevelure.
Qu'il doit avoir bonne tournure,
Etre mignon, gentil et beau !

Aussitôt que j'aurai ce frère
A bercer, sauter et distraire,
Je lui récite ma prière,
Et nous jouerons tous deux, tout bas.

Vous le verrez, tranquille et sage,
Sans bouger, sans faire tapage,
Se tenir droit comme une image
Sur mes genoux et dans mes bras.

Je veux qu'il apprenne à sourire,
Gazouiller, bavarder et rire,
Marcher, courir, enfin me dire :
« Main à Bébé, car il est las. »

Plus tard, je lui ferai la classe ;
S'il m'écoute bien, je l'embrasse,
Mais s'il est méchant, point de grâce !
Par moi monsieur sera puni.

Je le prive de confiture,
De son cheval, de sa voiture,
Et je lui tourne la figure
Au mur, pour un temps infini.

C'est ainsi que petite mère
Se fâche quand je suis en colère
Et que je n'ai pas su me taire
A table, d'où l'on est banni.

Seulement il faudra paraître
Instruite et grave comme un maître ;
Mieux encor, un petit brin l'être
A l'exemple de mes parents.

Parce que, si j'étais méchante,
Taquine, désobéissante,
Mon frère de sa gouvernante
Se moquerait à mes dépens.

Il me dirait avec finesse :

« Au lieu de prêcher la sagesse,
» Tu devrais, vilaine maîtresse,
» La pratiquer de temps en temps. »

Mais je n'aurai pas le mécompte
D'avoir à subir cette honte,
Attendu que, soumise et prompte,
Vite je vais me corriger.

Il trouvera sa sœur docile,
A tous sachant se rendre utile,
Et d'un caractère facile
Que l'on n'aura qu'à louer.

Alors lui, mon cher petit frère,
Me voyant semblable à ma mère,
Voulant aussi la satisfaire,
Me laissera le diriger.

Nous deviendrons des enfants sages,
Bons de cœur, jolis de visages,
Aimés, gâtés, choyés, chéris,
De Dieu comme de nos amis!

RÉSOLUTIONS

Jésus, je promets aujourd'hui
De ne causer aucun ennui
A ma petite mère!

Appliqué, studieux, soumis,
Tout le jour je serai bon fils
Pour contenter mon père.

Et bonne qui vient me lever,
A son tour pourra me laver
Sans me mettre en colère.

De ma sœur je serai l'ami,
Le protecteur zélé, chéri,
Le sage et gentil frère!

A table, où j'ai le grand défaut
De me plaindre du froid, du chaud,
Vous me verrez me taire.

Et de l'école, je le crois,
Ce soir, je rapporte la croix
De conduite exemplaire.

Bénissez mes intentions,
Pour que mes résolutions
Soient toujours de bien faire!

LES DEUX POUPÉES

A Madame Hippolyte Lucas.

Alix et Madeleine adoraient leur poupée :
Chacune avait la sienne au bras, sur les genoux,
L'habillait, la parait, la comblait de joujoux,
En était sans cesse occupée.

Fières de leur enfant, les petites mamans
Admiraient et vantaient leur fille à tour de rôle.
— Ma Jane, dit Alix, a bras rond, blanche épaule,
Bouche jolie et pieds charmants.

— Ma Ninette a bien mieux, répartit Madeleine :
D'abord, elle est plus grande... Ensuite ses cheveux
Sont abondants, bouclés ; enfin elle a des yeux...
— Simplement peints sur porcelaine !

Interrompit Alix. Ceux de Jane, très noirs,
Frangés de beaux longs cils, s'ouvrent que c'est merveille
Le matin, vers midi, quand ma fille s'éveille,
Et se referment tous les soirs.

— Ninette a des chapeaux ! s'écria Madeleine,
Une robe de bal, un manteau de satin !
Des bas et des souliers ! un collier en or fin !
Sa toilette n'est pas vilaine !

— Celle à Jane non plus ; il ne lui manque rien,
Ni le châle persan, ni la belle dentelle,
Elle a même des cols, un mouchoir, une ombrelle,
Et des gants qui la gantent bien !

Puis sachez ! fit Alix, la mère glorieuse,
Que Jane sait parler, dire : « papa, maman ».
Votre Ninette à vous n'en saurait faire autant,
Elle est toujours silencieuse !

— Oui, ma fille se tait pour écouter chacun,
Repartit vivement la pauvre Madeleine,
Car je ne voudrais pas, j'en aurais trop de peine,
Qu'une enfant se permit d'interrompre quelqu'un.

L'ÉTOILE

— Je la veux, je la veux ! décrochez-la du ciel !

Trépignait et criait le petit Uriel.

Il tendait les deux mains vers l'étoile qui brille

Au firmament d'azur, refusant qu'on l'habille

Si Marton à l'instant ne la lui donne pas.

— Allons ! ne pleure plus, dit-elle, et tu l'auras.

Uriel enchanté fait trêve à son vacarme

Et se laisse vêtir sans verser une larme,

Peigné, lavé, paré, le voilà des mieux mis,

Avec sarreau brodé, garni de jolis plis.

La toilette achevée, il s'apprêtait à prendre

L'étoile du matin, que l'on allait dépendre

Tout là-haut pour l'enfant volontaire et gâté.

Mais Marton n'y mit point tant de célérité.

Comme elle ne bougeait, Uriel lui réclame

Le joyau rayonnant d'une vermeille flamme ;

Et ne l'obtenant pas, le beau petit tyran

Court se plaindre de bonne à sa chère maman.

— Marton ne peut, mon fils, te donner cette étoile

Qu'en ce moment, tu vois, un blanc nuage voile.

Elle appartient à Dieu, qui t'en fera présent

Dans le divin séjour, si, sage et bienfaisant,

Tu suis, chrétien zélé, les lois de l'Évangile

Nous prêchant le devoir de leur être docile.

— O mère, quel regret, fit le pauvre Uriel,

Que l'on n'ait pas d'étoile ailleurs que dans le ciel !

— Pardonne-moi, mignon ; la sainte obéissance,

La vertu, le savoir, les talents, la vaillance,

Jusqu'aux humbles efforts au bien intéressés,

Sont par elle, ici-bas, souvent récompensés :

Travaille, applique-toi, tu verras ta conduite

Te gagner dès ce jour l'étoile du mérite ;

Plus tard, sois du pays la gloire ou le sauveur,

Et tu remporteras l'étoile de l'honneur.

NOBLE VENGEANCE

A ma vieille et dévouée amie, Madame Cabanaac.

— Papa, je voudrais me venger
D'Albin, qui me fait enrager,
Me prend mes jeux, me mord, me frappe.
Voyez la marque de la tape
Qu'il me donna, là, sur le bras !
Ce traître de méchant Judas !
— En effet, mon petit Fulgence,
Dit le papa. Mais en raison
De la gravité de l'offense,
Il la faut grande ta vengeance,
Et noble aussi; donc, mon garçon,
Venge-toi bien par le pardon !

LE NOUVEAU-NÉ

A Mademoiselle Marie Hunaut.

Il est arrivé cette nuit,
Vers minuit!

Maman l'a pris des mains des anges,
Bien enveloppé dans ses langes,
Et déposé dans son berceau.

Qu'il est beau!

Il a le front blanc, le teint rose,
Une bouchette à peine éclosé.
On dirait un petit Jésus
De plus!

J'admire ses doigts, sa menette,
Les blonds cheveux de sa bouclette,
Et vois refléter dans ses yeux

Les cieux!

Il ne sait pas encore sourire,
Il ne peut encor rien me dire;
Mais plus tard il me parlera,
Rira!

Demain, le jour de son baptême,
Je choisirai son nom moi-même,
Et lui donnerai le plus doux,
Pour nous!

Imaginez que l'on m'ordonne
Envers mon frère d'être bonne,
Afin que nous soyons heureux,
Tous deux!

Qu'est-il besoin qu'on le commande!
Avant d'avoir fait la demande,
J'ai chéri ce petit voleur
De cœur!

A le bien soigner je m'exerce.
Voyez-vous comme je le berce!
C'est mon enfant, c'est mon poupon
Mignon!

Pour lui baisers, amour, tendresses,
Cadeaux, joujoux, bonbons, caresses.

Il sera tout à volonté,

Gâté.

Car je ne pourrai voir ses larmes,
Sa seule défense, ses armes,
Couler de ses grands yeux d'azur

Si pur!

Autant que ma mère, je l'aime,
Parce qu'il est faible lui-même,
Et qu'il dépend, ce petit roi,

De moi !

GASTON

Gaston est tout petit, mais possède, en revanche,
Un minois des plus fins, une malice franche,
Intéressante et qui séduit.

Un jour, un monsieur en déduit
Qu'il peut plaisanter avec l'homme.
— Ça, réponds-moi, fol avorton,
Demande-t-il à mons Gaston,
Ce qu'on dirait, petit bonhomme,
Si je te prenais par le bras
Et te mettais sans embarras
Tout au fond de ma poche?

Gaston d'un air rieur du grand monsieur s'approche,

Et lui répond fort bravement :

— On dirait très pertinemment

A qui vous questionne :

« Close sur ce pauvre petit,

» Sa poche contient plus d'esprit

» Que le reste de sa personne! »

GUILLOT

Guillot ne doute de rien :

Il fera tout, et tout très bien.

Qu'importe le métier, ou l'état ou la chose?

De ses capacités il est sûr de la dose.

Vous allez voir d'ailleurs si cela n'est pas vrai...

Il s'agit de casser en deux un minéral :

— Veille donc, mon enfant, lui dit sa bonne mère,

A partager d'un coup ce gros morceau de pierre,

En tenant le marteau loin du bout de ton doigt...

— Me prenez-vous, maman, pour un fier maladroit?

Regardez votre fils, admirez son adresse :

Un, deux, trois! pan, pan, pan! Guillot frappe... et se

[blesse.

.
Le malheur a du bon si la douleur, l'émoi,

Apprennent à Guillot qu'il faut douter de soi!

LE NID ¹A Monsieur Louis d'Est^{***}.

En allant cueillir des fleurettes,
J'ai découvert dans le jardin
Un beau petit nid de fauvettes
Grand!... comme le creux de ma main!

Il était fait de brins de mousse
Tressés, taillés comme au ciseau,
Afin que la couche fût douce
Au corps délicat de l'oiseau.

Les parents, pour le mieux défendre,
Empêcher quelqu'un d'y toucher,
D'oser peut-être bien le prendre,
Avaient eu soin de le cacher

¹ Poésie tirée de *Marielle*, ouvrage de l'auteur. 2^e édit.

Parmi les houx, les aubépines,
Les ajoncs, les rosiers, les fleurs
Qui menacent de leurs épines
Les doigts des petits dénicheurs.

C'est égal!... je voulais l'atteindre,
L'avoir, le porter à mamman.
Hardiment donc et sans rien craindre,
Au buisson je cours d'un élan.

J'écarte vivement les branches,
Je vais saisir le nid captif
Entre les aubépines blanches...
Lorsque j'entends un cri plaintif.

A ce cri, soudain, je m'arrête...
Il m'avait traversé le cœur,
Et je renonce à la conquête
Que je rêvais avec bonheur.

Elle aurait coûté trop de larmes
Aux parents du petit oiseau,
Hélas! déjà dans les alarmes
Qu'on eût découvert son berceau.

Aussi, calmant leur épouvante,
Je leur dis sur-le-champ, tout bas,
D'une voix douce, encourageante :
Je ne vous le ravirai pas.

Car maman me prêche sans cesse
Qu'enlever à l'oiseau son nid,
C'est le plonger dans la détresse,
Crime que le bon Dieu punit.

— Pense, mon fils, répète-t-elle,
Combien grand serait mon effroi,
Si l'aigle à la serre cruelle
Venait à s'emparer de toi !

Quelle terreur, quelle souffrance !
Jour et nuit couleraient mes pleurs,
Et, folle de désespérance,
Je succomberais de douleurs.

Toi-même, enfant, pleurant ta mère,
L'aigle aurait beau te caresser,
Tu t'étiolerais dans son aire.
Il ne saurait point t'apaiser.

Oiseaux, enfants ne peuvent vivre
Que sous l'aile de leurs parents ;
Enlevés, la mort les délivre
Des ravisseurs, traîtres, méchants.

Or, si tu crains d'être victime
De l'aigle et de me voir mourir,
Iras-tu commettre le crime
Qui te fait trembler et pâlir ?

— Ah ! certes non, douces fauvettes !
Gardez donc votre joli nid,
Et ne soyez plus inquiètes
Sur le sort de votre petit.

Désormais je passerai vite
Devant le buisson protecteur,
Pour mériter que l'on me cite
Comme un bon fils, comme un bon cœur.

MARTIN

Martin, dans le jardin, avise de la vigne
La grappe la plus belle, un vrai raisin muscat.
Au pied de l'échelas notre rôdeur trépigne,
N'osant cueillir le fruit au parfum délicat.
Ses parents, le matin, ont défendu d'y mordre,
Et Martin a promis de bien respecter l'ordre.
Toutefois, s'il pouvait goûter un petit grain ?
Oh ! mais là, rien qu'un seul ! c'est sûr que lui, Martin,
Des autres cent et cent n'aurait la moindre envie
Et n'y toucherait de sa vie !
Il goûte donc !... c'est bon ! c'est parfait ! c'est exquis !
Il le dira demain à maman, aux amis.
En murmurant cela, Martin tire à la grappe
Et l'égrappe.
Lors, le muscat mangé, le voilà tout penaud,
Tremblant le froid, tremblant le chaud.

Bast ! qu'importe, dit-il, en mon for je raisonne
Que l'on ne saura pas que c'est moi. Car personne
 Ne m'a vu dérober les grains,
Et l'on accusera bien plutôt les voisins.
En effet, nul ne sut le mot de l'aventure.
Martin avait beau jeu. Pourtant de sa figure
Sombre était le sourcil. Il n'ignorait ses torts,
 Et, tourmenté par le remords,
Le vol qu'il a commis l'affligeait à l'extrême :
L'on ne se cache pas de Dieu, ni de soi-même.

PRENDS-MOI !

Il est bien malade, mon père,
J'ai peur qu'il ne vienne à mourir.
Tout bas, je vois pleurer ma mère;
Mon Dieu! daigne nous secourir.

Aux six enfants de la mansarde
Conserve l'appui, le soutien;
Si tu prenais leur sauvegarde
Ils resteraient, hélas ! sans rien.

Nous n'avons plus dans notre huche,
Qu'un petit morceau de pain noir,
Et dans le foyer une bûche.
Après... la faim, le désespoir !

Que n'ai-je les forces d'un homme !
Je me rendrais à l'atelier
Pour y gagner la grosse somme
Allouée au bon ouvrier.

Je travaillerais sans relâche,
Le jour, la nuit, soir et matin.
Ah ! je ne serais pas un lâche !
Mes frères, tous... auraient du pain,

La huche son cent de farine ;
Le bûcher s'emplirait de bois,
Et ma mère, je l'imagine,
Serait riche à l'égal des rois.

Mais malgré mes vœux, mon courage,
L'on me refuserait partout,
Comme étant trop faible à l'ouvrage
Et ne pouvant gagner beaucoup.

Enfant chétif, grêle, débile,
En dépit de ma volonté,
Je ne puis donc me rendre utile,
Nous épargner la pauvreté.

Mon père, alors, mon Dieu ! doit vivre,
Pour nous élever, nous nourrir ;
Chasse son mal, qu'il s'en délivre,
Laisse-le promptement guérir.

D'ailleurs, tu sais qu'un si bon père
Aurait du chagrin dans ton ciel,
Loin de ses fils, loin de leur mère,
Pleurant son départ éternel.

En vain tes belles récompenses
Lui donneraient tous les bonheurs,
Il penserait à nos souffrances
Et tu verrais couler ses pleurs.

Des pleurs au ciel ! quelle tristesse
S'emparerait des séraphins !
Ils s'écrieraient : Amour, tendresse,
Pitié pour tous ces orphelins !

Tiens ! si tu veux, faisons l'échange,
Contre le père prends le fils.
J'irais bien volontiers en ange
Avec toi dans le paradis.

SI J'ÉTAIS RICHE

— Papa, si j'étais riche,
Je ne serais pas chiche.

Je me montrerais généreux
Envers les pauvres malheureux.
Oh oui ! moi, le petit Guillaume,
L'on me bénirait sous le chaume,
Où, sans compter, à pleine main,
Je donnerais l'or et le pain.

— C'est bien pensé, mon petit homme ;
Mais, si tu n'as pas grosse somme
A distribuer entre tous,
Que ne leur donnes-tu tes sous ?
Qui donne suivant sa ressource,
Prouve que, s'il avait la bourse,
Il en userait pour le bien,
En cœur généreux et chrétien !

LA FÊTE DE PAPA

Pour fêter son papa, Léon, avec mystère
Au jardin descendu, moissonne le parterre ;
Et tout en arrangeant ses fleurs artistement,
Prépare le sujet du petit compliment
Qui dira que Léon vénère bien son père,
Et, fils affectueux, que plus tard il espère
Reconnaître ses dons, ses bienfaits, sa bonté,
En usant envers lui de réciprocité.

- Le compliment encor, dans une aimable prose,
Devait mentionner, avec mainte autre chose,
La bosse qu'il se fit un soir en s'amusant,
« Bosse que son papa guérit en la baisant »,
Le saut sur le palier, la longue maladie,
L'accident survenu lors du grand incendie,
Où le feu l'eût brûlé, pauvre ange de six ans,
S'il n'eût été sauvé par ses chers bons parents,
Auxquels il dut la vie...

Léon se le rappelle et viendra bien à bout
D'énumérer cela sans faute jusqu'au bout.

Il monte donc joyeux présenter à son père
Le superbe bouquet cueilli dans le parterre.
Mais après avoir dit : « Je viens te souhaiter
Fête heureuse, papa ! » notre ami d'hésiter.
Ce n'est point par oubli, sa mémoire est fidèle ;
Seulement il ne peut, en phrase digne et belle,
Exprimer son amour de fils reconnaissant ;
Termes et mots choisis rendent mal ce qu'il sent.

.
— « Pour te complimenter, je me creuse la tête,
Je ne puis parvenir à célébrer ta fête
Comme je le voudrais ! » s'écrie enfin Léon ;
« Mais, » ajoute aussitôt le cher petit garçon :

« Bien loin de t'en fâcher, écoute le silence
» De mon cœur tout ému, qui te dit ce qu'il pense. »

LA TENTATION

Sur un rayon d'armoire, un pot de confiture
En beau cristal doré, posé là par maman,
Attirait le regard du petit Ferdinand,
De Jane et de Bonaventure.
Il contenait de la grôseille
Exquise, douce, sans pareille ;
Rien qu'à la voir on devinait
Le goût superfin qu'elle avait.

Les trois bébés de loin lorgnaient la confiture,
Mais n'en pouvaient, hélas ! qu'admirer la teinture,
Maman défendant bien que l'on y mît le doigt,
Et les sages enfants se gardent de l'exploit.
Seulement l'on s'approche, et des yeux l'on dévore
Le pot sucré, si bon, que le carmin colore.
Vers l'armoire, soudain, Ferdinand fait un pas
En entraînant sa sœur qui ne recule pas.
Bonaventure, lui, se tient plus en arrière,

Disant d'un ton craintif, larmoyant de regrets :

« J'y toucherais, c'est sûr, si j'étais aussi près. »

— Le sot, fit Ferdinand. Est-il peu téméraire?

Va ! moi, je n'ai pas peur, et me voilà, mon frère,
Perché sur ce fauteuil, puis sur ce tabouret,

A hauteur de la bonne chose.

Il le criait bien haut, quand, paf ! notre furet,

Qui se complaisait dans sa pose,

Perd l'équilibre et ne reprend pivot

Qu'en raccrochant des mains et l'armoire et le pot.

Par malheur, les cinq doigts appuyés sur le cercle

Ont du papier glacé crevé le blanc couvercle,

Mettant à nu

Son contenu.

Ferdinand rôde autour, le flairer ; il a la fièvre.

Il n'y résiste plus, il y porte la lèvre,

Jane partage le régal...

Il ne resta que le cristal !

C'était peu pour maman, qui punit les coupables

A tours de bras moins qu'agréables.

Ne comptez pas, enfants, sur votre intention

De ne jamais céder à la tentation.

Qui craint d'être blessé ne court pas à la guerre,
Le premier pas franchi, revenez en arrière!

Fuyez l'occasion!

Prudents comme Bonaventure,
Tremblez devant la confiture!

JANET

Janet, le joli blondin,
Rêvait d'avoir un jardin.
Il obtint de son bon père
Un petit carré de terre.
A l'entour, droit, d'un seul trait,
Il élève un haut muret;
Ensuite il sème des graines
D'œillets, marguerites-reines;
Mais quand il faut arroser,
Janet va se reposer.
Adieu fleurs d'été, d'automne,
Buis qui serpente et festonne...
Il ne crut pas un genêt
Dans le jardin à Janet.

Enfants, depuis ma mère Eve,
Travail entrepris est bien,
Mais, hélas ! ne sert à rien,
Si l'ouvrier ne l'achève.

NÉCESSAIRE ET SUPERFLU

— Recommencez votre pater,
Vous le récitez mal, Esther.

— En ça tu te trompes, ma bonne,
Je dis au Seigneur qu'il me donne,
En place de ce mauvais pain,
Des biscuits ou du masse-pain;
C'est bien meilleur.

— Oh la gourmande !

— Mais, bonne, je te le demande,
Pourquoi ne pas dire à Jésus,
Que, son pain, je ne l'aime plus.
Soit au beurre, à la confiture,
J'en suis lasse, je te l'assure;
Et désormais, à ma prière,
Tu verras qu'à la boulangère

Il commandera des gâteaux
Aussi larges qu'ils seront gros.
— Détrompez-vous, chère mignonne,
Le bon Dieu rarement nous donne
Le superflu
Voulu.

A nos vœux, à notre prière,
S'il accorde le nécessaire,
Il juge que c'est un péché,
Dont il est grandement fâché,
Qu'une enfant ose bien lui dire
Que le sien ne peut lui suffire,
Et qu'elle veuille des gâteaux
Aussi larges qu'ils seront gros,
Quand elle sait que sur la terre
De petits malheureux sans mère
N'ont pas même un morceau de pain
A leur faim.

— Pas de pain ! Oh ! je vais de suite,
Ma bonne, changer de conduite,
De vœux, d'accents,
Disant à Dieu que je préfère

Qu'il gâte plus l'enfant sans mère
Que moi riche de mes parents.
Et l'aidant bien dans cette tâche,
Je garderai, sans qu'il le sache,
Le dessert de tous mes repas
Pour les pauvres qui n'en ont pas!

LES ÉTRENNES

A papa, maman, marraine,
Moi, la petite Nelly,
Je veux donner en étrenne
Quelque chose de joli.

J'ai quatre francs dans ma bourse
Pour acheter des cadeaux.
Avec si riche ressource
On doit en avoir de beaux.

J'ai déjà vu, ce me semble,
Chez les marchands de jouets
Devant lesquels on s'assemble,
Plusieurs fort à mes souhaits :

Un ménage, une poupée
Ouvrant et fermant les yeux,
Un Turc armé d'une épée
Qui menace terre et cieux.

Marraine aura le ménage,
La poupée est pour maman,
Et papa sera, je gage,
Enchanté du musulman.

Ah mon Dieu ! je me rappelle
Le prix de ces trois objets :
Cent francs le Turc infidèle,
Trente les autres jouets.

Je renonce à la poupée,
Au ménage, au musulman
Fier de sa terrible épée ;
Mais que donner maintenant ?

La dragée est aussi chère ;
D'ailleurs mon petit papa,
Non plus que petite mère,
Ne goûtent pas beaucoup ça.

Cherchons, trouvons une étrenne
Qui leur fasse grand plaisir,
Et contente ma marraine
Comme j'en ai le désir.

Pensez-vous qu'un bel ouvrage
Remplacerait les joujoux,
Et leur plairait davantage
Qu'un hochet de vingt-six sous?

Oui, n'est-ce pas? je vais faire
Sur-le-champ, très-promptement,
Une longue jarretière
A points croisés savamment.

Après, tracer sans rature
Douze lignes de bâtons
De ma plus fine écriture
Sans les tacher de pâtons.

Et papa, maman, marraine,
Heureux, souriants, ravis,
Vous diront, j'en suis certaine,
Tout comme le vous dis :

Que ce qui coûte une peine
A plus de prix pour le cœur
Que la plus superbe étrenne
Dont l'argent fait la valeur.

LA PARESSE

Abel est un petit drôle,
Qui se sauva de l'école
Pour aller courir les champs
Et ne rien faire entre temps.
Mais c'est peu gai, la paresse.
Bientôt mon Abel s'empresse
De la chasser loin de lui
Comme une source d'ennui.
Il rôde par la campagne,
Il flâne sur la montagne,
Portant ici, là, ses pas,
Mécontent et quasi las.
A midi, point de pitance,
Pas la moindre subsistance !
Abel pourtant a grand' faim,
Mais faute de vin, de pain,

Il chipe l'œuf aux fermières,
La bonne crème aux laitières,
Et les nouvelles primeurs
Des pauvres cultivateurs.

Le paresseux, sous un hêtre,
Mangeait les produits du vol.
Survient un garde champêtre
Qui vous l'appréhende au col.
Abel, tremblant, chez le juge
Est mené tambour battant ;
On l'interroge, on le juge.
Hélas ! le fait est patent,
Si patent qu'on le condamne,
Envers et contre chicane,
A trente jours de prison.

D'après les gens peu novices,
La paresse, avec raison,
Est mère de tous les vices !

LES ALLUMETTES

A M. Félix Frank.

Je sors, Arthur, et vous, fillettes,
Jouez tranquillement ici,
Mais sans toucher aux allumettes
Que voici.

— A ton désir, à ta prière,
S'écria le petit Arthur,
Nous n'y toucherons pas, ma mère,
C'est bien sûr.

Maman le croit, maman les quitte,
Après avoir dix fois baisé
Jane, Clotilde, Marguerite
Et Bébé.

Les enfants seuls gaiment s'amusement :
On saute, on fait un branle-bas.
A ces jeux les pieds se refusent,
Ils sont las.

Plus de bruit, prenons nos images,
Feuilletons-les bien sagement.
On admire rois, reines, mages,
Un moment.

Ensuite Arthur, Clotilde, Jane,
Chantent tous trois à l'unisson
De Cendrillon, Poucet, Peau-d'âne,
La chanson.

La chanson dite, hélas! que faire?
C'est, je l'avoue, embarrassant;
Bébé, grave comme un notaire,
Le pressent.

Il se lève, il va par la salle,
Suivi du frère et de la sœur,
Se promener dans l'intervalle
En chercheur.

D'abord des yeux on examine
Vases, meubles, flacons, flambeaux,
Velours, satin, brocart, hermine,
Fleurs, rideaux.

On porte une main très timide
Sur ceci, sur cela, sur tout.
La peur de tacher intimide,
Dam! beaucoup.

Mais, à la longue, on en arrive
A ne plus s'effrayer de rien :
On touche l'objet qui captive
Bel et bien.

Même la boîte d'allumettes
Voit comme les autres son tour,
On l'ouvre, on tire les baguettes
Tout autour.

Quel feu qui brille ! dit l'aînée,
Quand maman frotte vivement
Le marbre de la cheminée ;
C'est charmant !

Allumons-le ! Bébé, Jeannette,
Nous rirons du *cric* et du *crac*.
Et chacun prend une allumette
De Brisach.

Résolus, les enfants essayent
D'enflammer les petits bâtons.
Entendez-vous comme ils s'égayent
Des psssi'tons.

Quels cris ! quel bonheur, quelle fête !
Lorsque celui que tient Arthur
S'allume, s'embrase, reflète
L'or, l'azur.

On redouble d'élan, d'amorce,
On frotte au mur, à la cloison,
Avec ardeur, adresse et force,
Sans raison.

Soudain, sur Jane une étincelle
Vole, atteint son tablier blanc,
S'attache au col sous la dentelle,
En sifflant.

La flamme monte, elle flamboie;
Jane appelle : « Maman ! maman ! »
Mais l'épouvante la foudroie
 Brusquement.

Clotilde, Bébé, Marguerite,
Pâles de terreur et d'effroi,
Entourent la pauvre petite
 En émoi.

Tous les trois cherchent à l'étreindre
Pour étouffer dans ses cheveux
Le feu qu'ils ne peuvent éteindre.
 C'est affreux !

De douleur Jane leur échappe,
Fuyant, criant, pleurant toujours;
Arthur court après, la rattrape...
 — Au secours!!!

Horreur ! le feu se communique
A lui, qui s'est trop exposé,
Et bientôt, nouvelle panique,
 A Bébé.

Les flammes les rongent, les mordent,
Calcinent bras, jambes et corps.
Par terre ils se roulent, se tordent,
Ils sont morts!

Leurs sœurs couvertes de blessures
N'ont plus ni visages, ni traits;
Adieu beauté, grâces, tournures,
Pour jamais.

Le lendemain, au cimetière,
On creusa six, sept trous béants,
Et l'on y déposa la mère,
Ses enfants.

Une mère ne peut survivre
A ses trésors, à son amour.
Elle obtient parfois de les suivre
En ce jour!

Brunes, blondes, garçons, fillettes,
En souvenir,
Ne touchez pas aux allumettes
A l'avenir.

LA FILLE DE ZOÉ

— Je n'aime pas du tout ta fille, ta poupée,
Que tu trouves si fine et si développée
Pour ses deux ans, trois mois. Elle ne souffle mot,
Tandis que ma Nini chante comme un linot,
Disait Zoé, la grave, à sa cousine Hortense.
Entre nous, reprit-elle, avoue, en conscience,
Que ta fille a l'esprit un tant soit peu borné,
Comme je me le suis toujours imaginé.
— Borné! ma fille à moi, se récria la mère,
Sur le point de pleurer et pâle de colère,
A plus d'esprit, Zoé, de talents, de moyens,
Dans son seul petit doigt que toi dans tous les tiens!
— Oh! oh! j'en doute fort devant ce froid silence.
Ta Loulou ne dit rien!

— C'est vrai, repart Hortense,
Mais tu douterais moins de son intelligence,
Si tu savais ce qu'elle pense!

EN PÉNITENCE

George a fait le méchant, il est en pénitence.
Dans l'angle du salon, un sombre coin bien noir,
Où, tourné vers le mur, à genoux, en silence,
Il doit rester ainsi sans bouger jusqu'au soir.

George baisse la tête, il se tient immobile,
Mais son cœur qui bondit éclate de sanglots,
Et sa petite main malpropre et mal habile
Presse ses yeux rougis de pleurs coulant à flots.

Quel profond désespoir, quelle douleur amère,
D'avoir désobéi, crié : « Non, non, non, non ! »
A l'ordre répété de sa vieille grand'mère
Qu'il s'amuse et qu'il joue avec bonne Toinon.

— « George ne le veut pas ! » trépignait-il de rage,
Quand de force on voulut l'emmenner malgré lui.
Et le petit lutin à son doux entourage
Hurle « non, non, non, non ! demain ! pas aujourd'hui ! »

— C'est aujourd'hui, monsieur, dit d'une voix sévère
Le papa très fâché contre George méchant.

— Non, non, non ! non, non, non ! fit George plus colère.

— Alors, venez monsieur.... Et papa prit l'enfant,

Qu'il mit où vous savez ! O châtement terrible !
Etre là, dans ce coin, à genoux prosterné !
George en est tout honteux, pour lui c'est chose horrible ;
Aussi demeure-t-il éperdu, consterné.

Cependant, disons-le, c'est moins la pénitence
Que le poignant chagrin d'attrister ses parents,
Qui provoque chez lui la vive repentance
De s'être mal conduit, hélas ! à ses dépens.

Maman était si pâle et grand'mère inquiète.
Il les sent s'approcher, se retourne à leurs pas,
Sollicite l'oubli pour sa mauvaise tête,
Et murmure : « pardon ! » timidement, tout bas.

— Je ne le ferai plus ! oh ! plus jamais ! grand'mère ;
Désormais, croyez-moi, ma petite maman,
J'irai vite jouer, j'aurai bon caractère,
Et vous obéirai comme un gentil enfant.

— Est-ce bien vrai, mon fils, ce que je viens d'entendre ?
— Oui, maman ! oui, papa ! je ne dirai plus : « non ! »
Et George d'un seul bond s'élançe et court se pendre
Au cou de ses parents dont il a le pardon.

L'ORGUEILLEUSE

C'était dimanche dernier,
Sous le rose marronnier ;
Les babys aux Tuileries
Étaient en folâtreries.
Une blonde de six ans,
Toute dentelles, rubans,
Nommée à la présidence
Des jeux, des ris, de la danse,
Admettait chaque sujet,
Si l'enfant se présentait
Toilette suivant la mode.
Autrement, à l'antipode
Vite on vous le renvoyait.

Une mignonne fillette,
Mise des plus simplement,

Vers la belle blondinette
S'avavançait... quand brusquement
Celle-ci lui dit : « Ma chère,
» Vos gants sont-ils des Jouvin ?
» Non, mais en gros fil de lin,
» Et peu fraîche en est la paire.
» Allez donc jouer plus loin,
» Par là-bas, dans quelque coin :
» De peur de tacher les nôtres,
» Nous ne toucherons les vôtres. »

Sur ce, d'un air triomphant,
La blonde quitte l'enfant
Pour courir après Elmire,
Jeune fille qu'elle admire,
Tant est riche l'ornement
Parant son habillement.
Mais Elmire toute fière
De ses fleurs, de son satin,
Lui répond d'un ton hautain :
— « Votre *point* n'est pas, ma chère,
» D'Alençon, ni d'Angleterre ;
» Avec vous je ne jouerai
» Que si vous portez du *vrai*. »

La blonde, la tête basse,
Faisait piteuse grimace
Et revint l'air soucieux,
De moitié moins orgueilleux.

Nos dédains, nos insolences,
Nos mépris de parvenus,
Par plus hautes opulences
Fort souvent nous sont rendus.

LES CHAMPIGNONS

— On défend aux enfants et mainte et mainte fois,
De cueillir fleurs et fruits dans les prés, dans les bois.
Il en est de mortels pour celui qui les touche ;
On peut sans y songer les porter à sa bouche ;
Vous m'entendez, René ?

— Maman, j'entends très bien,
Et je vous le promets, je ne toucherai rien.

— Ni feuille, ni cresson, ni rose pimprenelle ?

— Pas le plus petit grain d'épine ou de prunelle !

René sera, maman, un sage et bon garçon

Qui laissera les fruits aux branches du buisson.

— Sors donc, mon cher enfant, descends notre montagne,
Ebats-toi par les champs dans la verte campagne.

René met à profit cette permission,

Il vole, oiseau léger, de sillon en sillon,

Chasse l'insecte ailé, gros bourdon, blonde abeille,

Qui butine le miel sur la grappe vermeille ;
Et de l'âme et du cœur il admire, joyeux,
Les beautés de la terre et la splendeur des cieux.

Enfin, las de jouer, quand son plaisir s'émousse,
Il s'arrête un moment et s'étend sur la mousse...

— Tiens ! mais que vois-je là poindre au plus près du sol ?

On dirait pour la forme un petit parasol,

Fit René tout surpris. L'empereur de la Chine

A le sien fait ainsi. C'est semblable machine

Aux bords étroits, pointus, avec manche et contours,

Que maman me montrait un de ces derniers jours

Sur son riche éventail. René, sans plus, n'hésite

A s'emparer de lui, prestement, vite et vite.

Or ce beau parasol était un champignon,

Comme il en pousse dru du côté d'Avignon.

D'abord l'enfant a soin de veiller à sa garde ;

Puis entre ses dix doigts l'écrase par mégarde :

Non content, l'étourdi mâchonne les morceaux,

Les trouve de son goût et mange le plus gros.

Il rentre à la maison, n'en dit rien à sa mère,

Craignant d'être grondé. Mais le poison opère ;

Car vénéneux était le champignon cueilli

Dans le tailli.

Bientôt René se plaint. Un feu brûle ses veines,

Il a froid, il a chaud, il pleure ; larmes vaines !

Le mal s'accroît, redouble, il se tord éperdu,

Criant : à moi, maman ! c'est le fruit défendu !

— Quoi, malheureux enfant ! — Hélas ! je le confesse,

Malgré votre défense et ma bonne promesse,

Oublieux, je l'ai pris ;... pardonnez à René,

Qui désobéissant se meurt empoisonné.

Il mourut en effet : triste sort de rebelle !

Epargnez-vous, amis, une fin si cruelle :

Ne touchez fruits et fleurs jamais dorénavant

Qu'on ne vous l'ait du moins permis auparavant.

COLIBRI ET PERROQUET

La bonne tante Parfaite
D'Alexandre et d'Alexis,
Leur apporta pour leur fête
Deux beaux oiseaux de Paris :
Colibri, mignon coquet,
Et maître roi Perroquet.

Ce dernier fut d'Alexandre
Le bien, la propriété.
Emerveillé de l'entendre
Parler comme un chat botté,
Il l'excitait à redire
Très gravement, sans sourire :
« Jacquot, as-tu déjeuné ?
« Non, et j'en suis tout peiné ! »

C'était charmant!... Mais l'histoire
Rapporte qu'outre ces mots

Il avait un répertoire
Varié, mais des plus sots.

D'un marin de la marine
Qui revenait de la Chine,
Il avait appris l'anglais,
Le grec, l'hébreu, le français ;
Il tenait en toutes langues
Discours, entretiens, harangues,
A confondre Cicéron,
Racine, Ossian, Byron.
Il s'exprimait franc Molière,
Pur Shakespeare d'Angleterre,
Avec grêle de jurons
D'équipages fanfarons.

Aussi quand notre Alexandre
Se moquait du colibri,
Qui ne poussait pas un cri
Et ne se faisait comprendre,
Sans aller le quereller,
Alexis repartait : Sire,
Mieux vaut certes ne rien dire
Que d'oser si mal parler !

LES BOITES DE BONBONS

Une maman
De Caraman
Avait trois filles,
Jeunes, gentilles.

Entre autres petits talents
D'agrémens,
Elles brodaient à l'aiguille
Des ouvrages de famille,
Tels que col, blague au crochet,
Pantoufle, bourse au filet.
Vers l'époque des étrennes,
Avec force soins et peines,
En cachette, pour maman,
Elles firent un écran.

La maman reconnaissante
Et contente,
Le jour qu'on le lui présente,
Les baise toutes les trois,
Sans se lasser, plusieurs fois ;
Et donne à ses chères filles
Trois boîtes de pastilles,
Comme il s'en vend chez Bozeur,
Le premier grand confiseur.

Nana, des sœurs la petite,
Croque ses bonbons si vite
Que sa boîte en peu d'instants
Ne contient plus rien dedans.
En revanche, la migonne
Va trouver sa vieille bonne,
La main sur son petit cœur,
Se plaignant d'une douleur
Qu'elle éprouve là..., dit-elle.

Non, lui répond Isabelle,
Vous n'avez point mal au cœur,
Autre part est la douleur.

— Ce n'est pas moi, dit Lolotte,
Qui serais nigaude et sotté
A m'infliger du gourmand
Le terrible châtement.

En effet, la sœur cadette
Garde au fond de sa pochette
Les délicieux bonbons
Roses, bleus, carrés, oblongs.

Mais n'y goûtant,

N'en offrant,

Le sucre à la fin se gâte,
Coule, fond, fait une pâte,

Le confit

Se moisit.

Impossible que l'on mange
Le citron, la verte orange;
Les voir, c'est à dégoûter.
Et la boîte si jolie,

Salie,

N'est plus bonne qu'à jeter.

— L'avare, dit Joséphine,

Oh ! moi, je suis bien trop fine
Pour perdre, comme ma sœur,
Mes bonbons à la liqueur.
Maman, Louis, Madeleine,
Isabelle et Léonard,
De ma boîte toute pleine
Ont eu grandement leur part.
Je ne suis donc pas malade,
N'ai rien mis en marmelade,
Et j'ai goûté le plaisir
D'en croquer et d'en offrir.

Je recommande aux fillettes,
Petites, grandes, cadettes,
Qui recevront de maman
L'étrenne du jour de l'an,
Le plaisir de Joséphine,
Généreuse autant que fine.

LES PETITS CHATS

A Dina Laval.

Les plus jolis animaux de la terre,
A mon avis, ce sont les petits chats,
Lorsque, gaïment groupés près de leur mère,
Au grand soleil ils prennent leurs ébats.
Qu'ils savent bien renvoyer une balle,
La rattraper... la relancer au loin,
Courir après... la chercher par la salle,
S'ils l'ont perdue, égarée en un coin.

Les petits chats ont, grâce à la nature,
Manteau de rois, de princes, de sultans,
Lustré, soyeux, riche et belle fourrure,
Chaude en hiver et légère au printemps.
Ils en sont fiers, aussi patte proprette

Brosse le poil, le lisse tour à tour.

Voyez un chat quand il fait sa toilette,
Il n'en finit, ça dure tout le jour.

Les petits chats n'ont pas besoin d'apprendre,
Pour être vite au courant du métier,
Pour être instruits, pour oser entreprendre
De grimper seuls sans chandelle au grenier.
Ah! le grenier! c'est leur champ de bataille,
Leur champ d'honneur! car les valeureux chats,
Bons généraux, sans poudre ni mitraille,
Sur le carreau couchent souris et rats.

Des ennemis l'envieuse malice
Cherche à ternir la réputation
Qu'ils ont acquise, en leur prêtant un vice:
L'amour inné de la destruction.
Ecoutez-la, si vous cassez un verre,
Ou vos jouets, répondre avec éclat
A vos parents que le bris désespère :
Dam! c'est pas nous! bon papa, c'est le chat...

J'entends encor l'indigne médisance
Dire à celui qui calligraphe mal :

— Votre écriture offre une ressemblance,
Rappelle fort celle d'un animal...

Le fait est faux. Et pour preuves contraires
C'est que Minet sur la joue et la main
Trace parfois en très beaux caractères :

« Vous m'ennuyez ! laissez-moi donc, taquin!... »

PETIT BOUTON

A Mesdemoiselles Louise, Marie et Pauline Rouquette.

Petit bouton, pressé d'éclore

A l'aurore,

Dès qu'il crut voir poindre le jour

Sur la campagne d'alentour,

S'écria : Je me meurs d'envie

D'entrer comme toi dans la vie,

Rose maman!

Par la vertu d'un talisman,

Fais-moi sur-le-champ ton égale,

La plus fraîche fleur du Bengale

De ce jardin!

— C'est trop matin,

Lui dit sa bonne et tendre mère.

Mais, ne souhaitant que lumière,

Il fit tant et tant de l'onglet

Qu'il entr'ouvrit son corselet.

— Dieux ! que c'est joli la nature !

Le ciel ! cette eau ! cette verdure !

S'exclamait le petit bouton,

Qui, fier de sa robe à feston,

La déployait avec prestesse,

Tout au bonheur, à l'allégresse

De se voir aussi bien vêtu,

Magiquement, à l'impromptu.

— Attends donc que le soleil brille,

Ou, sans manteau, manchon, mantille,

Le froid, mon fils, te surprendra,

Et son souffle te saisira.

Ne porte pas non plus la tête

Si haut, de peur qu'elle n'arrête

Le regard inquisiteur

De l'amateur.

Reste caché sous mon feuillage,

C'est plus modeste, c'est plus sage.

— C'est ennuyeux ! moi je veux voir

Les blés dorés, l'oiseau qui chante,

La blonde abeille bourdonnante

Que nous venons d'apercevoir.
Et le mutin, malgré sa mère,
N'écoutant ordre ni prière,
S'empresse de s'épanouir
Pour, à son gré, longtemps jouir.
Mais, fruit hâtif, fleur tôt éclore,
Qu'elle soit lys, tulipe ou rose,
Ne tarde pas à regretter
De n'avoir su rien écouter.
La bise glaça les corolles,
Les pétales, les folioles
Du curieux petit bouton,
Dont elle fit un avorton.

Prétendre briller et paraître,
Tout voir, tout savoir, tout connaître,
En un matin,
Vous attirerait ce destin.

LES FLEURS SONT DES MÉCHANTES

Louer les fleurs ? Mais tu plaisantes !
Pour moi je les trouve méchantes.
Fleurs des jardins et fleurs des bois
Savent trop bien piquer les doigts.

Allez donc cueillir une rose !
Sa rude épine s'interpose
Et vous enfonce, ferme et franc,
Son petit glaive jusqu'au sang ;
Puis, respirez la tubéreuse !
Elle punit sotte flaireuse
Qui, par un désir importun,
S'embaumerait à son parfum ;
Parfum mortel, renvoyant l'homme
Habiter le sombre royaume,
Dont nul de nous ne reviendra
Dire comment on y vivra.
Voyez aussi la violette

Si simplette,
Obliger ses admirateurs,
Convoiteurs,
A la chercher non dans les mousses,
Mais dans les herbes les moins douces,
Sous le buisson et le vieux mur,
Qui blesse la main à coup sûr.
Foin des fleurs! et fi de ces belles,
Malgré leurs suaves ombelles!...

— C'est bien dit, mon petit Laurent ;
Il sert peu d'avoir du talent,
D'être poli, pieux, honnête,
Si l'on a, comme un trouble-fête,
Un défaut des plus détestés
Parmi ces bonnes qualités,
Défaut qui rend méchant l'aimable,
Sans pitié le cœur charitable,
L'ami cruel, ingrat l'enfant,
Sot l'orgueilleux, le triomphant.
Et cherchons bien si, d'aventure,
Dans le fond de notre nature,
Nous n'avons pas ce laid défaut,
Pour le corriger aussitôt!

LE BON MOYEN

A mademoiselle Claire Sergent.

— Quoi ! vous laissez ce pain ! quand, à votre demande,
Je vous permets de prendre un des plus grands morceaux,
Sur l'observation, ma petite gourmande,
Que vous aviez si faim...

— Et ce n'était pas faux,
Mais la faim m'a passé.

— Voyons ! quoi donc encore ?
Vous sortez du jardin... rentrez ! votre maman
Commande d'y jouer. M'obéirez-vous, Laure ?
Revenez sur-le-champ. Bon ! voilà Soliman
Dans vos bras maintenant. Regardez votre robe,
Ses pattes l'ont tachée... à bas mettez ce chien !
Puis mangez-moi ce pain, que Soliman dérobe,
Le vilain animal ; et qu'il n'en reste rien,

Ou je vous gronderai.

— Ne gronde pas, ma bonne.

— Comment! ne pas gronder, lorsque trois fois j'ordonne
Et qu'on désobéit? Convenez que c'est fort.

— Dam! c'est ta faute aussi, tu te mets dans ton tort
En exigeant toujours des choses difficiles,
Ennuyeuses, même inutiles.

Ah! si tu t'y prenais différemment, Nanon,
Jamais, tu le verrais, je ne te dirais « non ».
Je serais une enfant obéissante et sage,
Comme un ange du ciel dont j'aurais le visage.

— Me révélez-vous par quel moyen fameux
J'obtiendrais ce miracle, étonnante merveille?

— Il est simple, Nanon, et je te le conseille :
Tu n'as qu'à m'ordonner ce qui me plaît le mieux,
Et je ferai ce que tu veux.

LES REVENANTS

Maman, existe-il toujours des revenants,
Pâles ombres des morts, qui, par une nuit noire,
Vêtus de longs linceuls, muets, froids, menaçants,
Apparaissent soudain, et (monstrueuse histoire)
Emportent les enfants coupables et pervers

Dans de sombres enfers?

J'ai frayeur d'y penser. S'ils allaient m'apparaître,
Tu me cacherais, mère, et ferais disparaître
Mes joujoux, mes bonbons, car, dès qu'ils les verraient,
C'est bien certain, vois-tu, qu'ils me les voleraient.

— Ne tremble pas ainsi, ma mignonne Clarisse,
Tous ces revenants-là n'ont jamais existé.
C'est une invention, un conte de nourrice,
Que jadis les anciens avaient accrédité
Pour l'effroi du marmot insoumis, entêté.

— Alors c'est bien fini; nous n'en verrons plus, mère,
Et nous pouvons dormir sans craindre la colère
Des pâles revenants, puisqu'ils n'existent pas
Ici-bas ?

— A la condition d'être gentille et sage;
Autrement, ceux de Dieu, crois-en mon témoignage,
Reviendraient dans la nuit te reprocher tes torts,
Lugubres revenants, qu'on appelle remords !

LA CHANSON DE MAMAN

J'aime les pleurs de la rosée,
J'aime la brise du matin,
J'aime sur la nue irisée
Voir éclore un beau jour serein.
Mais ce que j'aime avec ivresse,
Avec amour, bonheur et foi,
D'une sainte et douce tendresse,
Enfant, c'est toi !

J'aime la nuit aux sombres voiles
Couronnant sa divinité
De son diadème d'étoiles,
Pour éclairer l'immensité.
Mais ce que j'aime avec ivresse,
Avec amour, bonheur et foi,
D'une sainte et douce tendresse,
Enfant, c'est toi !

J'aime à voir la mer en furie
Bondir, s'élançant vers les cieux,
Et du ruisseau de la prairie
Suivre le cours silencieux.
Mais ce que j'aime avec ivresse,
Avec amour, bonheur et foi,
D'une sainte et douce tendresse,
Enfant, c'est toi !

J'aime tout ce que Dieu nous donne,
Les gais sourires du printemps,
L'été fleuri, le pâle automne,
L'hiver qui vient glacer nos champs.
Mais ce que j'aime avec ivresse,
Avec amour, bonheur et foi,
D'une sainte et douce tendresse,
Enfant, c'est toi !¹

¹ Cette poésie, tirée de l'Orpheline du 41^e, se vend sous le titre « Enfant, c'est toi ! » chez M. Cauvin, éditeur de musique, 1, rue Montpensier, Paris.
Cette mélodie a obtenu un vif succès.

LE PRINTEMPS

C'est le printemps ! Chantons les roses !

Chantons les bois,

L'abeille, les papillons roses,

Voltigeant partout à la fois.

Chantons les nids dans l'aubépine,

Les verts buissons !

La douce senteur de l'épine

Abritant bouvreuils et pinsons.

Rions à la mère nature,

A son réveil !

Aux fruits, aux flots, à la verdure

S'épanouissant au soleil !

Rêvons en écoutant la brise

Et le ruisseau

Se caresser sous le cytise

Qui croît au penchant du coteau.

Respirons à pleine poitrine

L'air vif et pur

Rasant les plateaux, la colline,
Et contemplons le ciel d'azur.

Qu'il est brillant! qu'il étincelle

De mille feux!

Les diamants d'or qu'il recèle
Etoilent les horizons bleus.

Anges du cœur, oiseaux des mères,

Petits enfants,

A ces rayons, à ces lumières,
Riez et fêtez le printemps!

C'est votre joyeuse espérance,

La vie en fleur,

Dans sa plus vive efflorescence
D'espoir, d'amour et de bonheur.

LA CHOSE LA PLUS AISÉE
ET LA PLUS DIFFICILE

A ma tante Elise Frouin.

— Maman, je veux savoir, interrogeait Lucile,
Quelle est la chose aisée et la plus difficile
Qui donne le bonheur et mérite le ciel !

La maman répondit d'un ton doux, maternel :

— La chose aisée, enfant, c'est d'aimer qui nous aime,
Rendre amour pour amour aux parents, aux amis ;
Et la plus difficile, effort divin, suprême,
Pardonner de bon cœur, même à nos ennemis.

LE FIFI DE LILI

(BAISER D'ENFANT)

A Mimi Philippe.

De tous les oiseaux du monde,
Que l'on célèbre à la ronde,
Le plus beau, le plus joli,
C'est le fifi de Lili.

Ecoutez quelle merveille
Vient nous caresser l'oreille,
Lorsque, prié de chanter,
Il le fait sans hésiter.

Sa voix mignonne se joue
Sur le carmin de la joue,
Egrenant comme un collier
Les perles de son gosier.

Bouvreuils, linottes, fauvettes,
Rossignols, bergeronnettes,
Ne chantent pas au buisson
Une plus douce chanson.

Non, courez les champs, les plages,
Les jardins, les verts bocages,
Et je vous mets au défi
D'entendre pareil fifi.

On vendrait bijoux, parures,
Dentelles, rubans, fourrures,
Collerettes et joyau,
Pour acheter cet oiseau.

Mais il est bien inutile
D'offrir en or cent et mille.
Lili vous dirait tout bas :
Mon oiseau ne se vend pas.

Il rend heureux petit père,
Ma maman et ma grand'mère ;
Car apprenez que fifi
C'est le baiser de Lili.

Baiser que sa lèvre rose
Sur sa menotte dépose,
Et qui, parti de son cœur,
Vole à vous avec bonheur.

Aussi, s'il quittait maîtresse,
Il perdrait sa gentillesse,
Pauvre petit musicien,
Il ne chanterait plus rien.



LIVRE SECOND



QU'IMPORTE L'HABIT ?

A M. Hippolyte Lucas.

Un père avait trois fils, — ils jouaient à la guerre,
Ne rêvant nuit et jour que l'état militaire.

Combattre l'ennemi,

L'occir plus qu'à demi,

Voilà de mes héros l'ambition première

Et le souci.

— Moi, dit Joseph, l'aîné, garçon solide et brave,

Pour sûr je me ferai zouave!

On se bat bien en pantalon

Soutaché d'or et de galon.

.
 — Peuh ! fit avec dédain son frère,
 Je ris de l'arme qui t'est chère,
 De la veste et du pantalon
 Orné du merveilleux galon
 Dans lesquels un fat met sa gloire...
 Il me faut à moi la victoire

Et ses lauriers
 Par le canon d'artillerie,
 La charge de cavalerie.
 Vivent nos brillants cuirassiers !
 Nos chasseurs, nos jolis lanciers !

— Et toi, mon cher enfant, demande le bon père
 Au dernier de ses fils, le lutin qu'il préfère,
 Sous quel habit veux-tu servir ?
 Pour quel drapeau veux-tu mourir ?

— A moi, vraiment, papa, qu'importe l'uniforme,
 Ses boutons, sa couleur, sa façon et la forme
 Dont il sera ? Je trouve égal
 De l'avoir d'or ou de métal.
 Du moment qu'il s'agit de défendre la France,

Peut-on, étant Français, faire une différence
Entre tel et tel régiment,
Leur personnel, leur armement,
Et tenir un pareil langage?...
Le cœur, ainsi que le courage,
Dépendrait-il du chamarrage
Que le tailleur coud à l'habit?
Cela n'entre point dans l'esprit.
Quant au drapeau, c'est autre chose.
A tout soldat l'honneur impose
D'abandonner ceux des partis
Pour suivre celui du pays.
Je promets donc (prenez-en note)
Que sous ses plis je combattrai,
Le jour où je m'enrôlerai,
Quel que soit l'étendard qui flotte.

M'approuves-tu, papa?

— Bravo, mon fils, très bien ;

C'est parler en Français, agir en citoyen !

L'HONNEUR

A Félix-Nicolas Delattre, mon beau-père bien-aimé.

Dernier souvenir.

Gaston est un enfant des plus doux, des plus sages,
Désireux de s'instruire et grand questionneur.

Il s'écriait un jour, sans y mettre d'ambages :

— Explique-moi, papa, ce que c'est que l'honneur?

— L'honneur, mon bien cher fils, lui répondit son père,

Pour chacun d'entre nous, homme de paix, de guerre.

Magistrat, citoyen, épouse, femme, enfant,

C'est l'estime qui suit la vertu, le talent;

La gloire remportée au feu de la mitraille,

Sous l'obus ennemi, sur le champ de bataille,

Celle aussi que conquiert le noble industriel,

Le savant, l'inventeur, le poète immortel,

Tous dotant leur pays par leurs travaux, leur œuvre,
De richesse, de biens, d'admirables chefs-d'œuvre ;
L'honneur également, c'est avec loyauté
Acquérir sa fortune ; et dans l'adversité
Se montrer le front haut, le cœur plein, les mains vides,
N'ayant pas à rougir d'actes faux ou cupides ;
C'est enfin mériter qu'à votre seul aspect
Le monde devant vous s'incline avec respect,
Et, vous accompagnant au sortir de la vie,
Qu'il prononce ces mots sacrés, même à l'envie :

Il fut homme de bien, il fut homme de cœur,
Digne de son pays et fidèle à l'honneur !

LES GOUTTES DE ROSÉE

A Madame V^e Sandoz.

Maman ! accours ! viens voir les diamants du ciel
Tombés dans le jardin ! s'écriait Gabriel.
Je vais les ramasser, c'est un trésor superbe
Qui rayonne au soleil et fait miroiter l'herbe.
Tu pourras les monter en bagues, en bijoux ;
Moi-même, tant j'en vois, en orner mes joujoux.
Mais de peur qu'un brutal du pied ne les écrase,
Prenons vite un panier, une boîte, un grand vase,
Et partons récolter cette étrange moisson
Si belle, si brillante aux branches du buisson.

Maman n'apportant rien, ni panier, ni grand vase,
Gabriel, hors de lui, très pressé, fou d'extase,
Se dit qu'il ne faut pas les laisser là vieillir,
Et qu'il va sortir seul pour les aller cueillir.

La porte était ouverte, il vole à la pelouse
Tout prêt à les serrer dans un pan de sa blouse ;
Hardi, la main tendue, avec discernement,
L'heureux enfant saisit le plus gros diamant.
Sa main se ferme bien... Mais Gabriel la rouvre,
Étonné, stupéfait, surtout quand il découvre
Que la pierre se fond, et que du beau joyau
Le fulgurant reflet n'est qu'une goutte d'eau.

— Je m'y serai mal pris, j'aurai perdu la pierre
Dans l'herbe, le gazon, peut-être dans le lierre,
Pense-t-il ; cherchons donc. Il cherche vainement,
Il ne retrouve pas le riche diamant.

Gabriel désolé secoue arbuste et plante,
Foule les fruits, les fleurs, colère violente
Qui fit pleuvoir à terre et disparaître aux yeux
L'étincelant écrin du trésor merveilleux.

Déçu, transi, mouillé par la métamorphose,
Il rentre à la maison conter au long la chose
A sa chère maman, qui lui dit : Gabriel,
Les pierres du jardin, les diamants du ciel
Ne sont, mon pauvre enfant, qu'une fraîche rosée

Que colorent le prisme et la nue irisée.
Leur éclat nous séduit, il semble sans pareil,
Mais l'or, l'azur, l'argent, le rubis, le vermeil
S'effacent sous nos doigts! Et ce sort éphémère,
Cause de tes regrets et de ta peine amère,
Te représente bien, en mille occasions,
Le fugitif éclair de nos illusions.
On rêve le pouvoir, on rêve la richesse,
Un titre de marquis, un fleuron de duchesse,
La gloire, le succès, les emplois, les honneurs,
Croyant que tous ces dons offrent tous les bonheurs...
Et si Dieu les accorde, atterré de surprise,
On s'aperçoit alors de sa sotte méprise.
Faveurs et dignités, royaumes et joyau,
Ne sont pour qui les tient que simples gouttes d'eau.

IL NE FAUT PAS DIRE FONTAINE

A Monsieur Camille Flammarion.

Jamais avec Murray,
Adrien et Roger, moi, plus je ne jouerai !
J'ai raison, n'est-ce pas, tante Rose et grand'mère,
De leur prouver enfin que c'est mal de me faire
Ce qu'ils me font toujours ? dit le petit Dorat.
Deux approbations flattèrent l'avocat.

En homme sérieux, sur le seuil de sa porte,
Le garçonnet ravi, fermement se comporte,
Regardant de son haut Adrien et Roger
Dans un saute-mouton hardiment s'engager.

Vous savez qu'à ce jeu, l'un, le cheval, se place
Les quatre fers au sol et la tête assez basse
Pour que l'autre, d'un bond, passant par dessus lui,
Franchisse lestement l'obstacle sans appui.

Ah! c'est un jeu charmant! le plus joli du monde,
Et je n'en connais pas d'aussi drôle à la ronde,
Lorsque, manquant d'élan, l'on voit le cavalier
Aplatir le cheval qui mord au râtelier.

Le plus beau, cela vu, c'est d'ouïr et d'apprendre
Qu'on s'est cassé le bras et qu'on a failli fendre
Son front (en frappant ça! l'on vous montre un granit
Un banc de bois rugueux, bref, l'objet du délit).

Qu'importent les malheurs! saute-mouton quand même
Est bien le roi des jeux pour le garçon qui l'aime.

Adrien et Roger s'amusaient donc beaucoup
A s'entre-escalader. Juge de chaque coup,
Dorat, le spectateur, d'abord fier de sa pose,
Mollit, regrette un peu d'avoir, à tante Rose,
Juré de tout son cœur qu'il n'irait plus jamais
Se joindre et se mêler à ces mauvais sujets.

— Pourquoi ne viens-tu pas, mon petit camarade,
Partager notre jeu? dit à Dorat, maussade,
Adrien le sauteur, qui l'entend soupirer.
Arrive! c'est ton tour! à toi de t'en tirer...

Dorat, un peu honteux d'oublier sa colère,
Les tapes et les cris de la dernière guerre,
S'avance pas à pas vers le saute-mouton,
En se grattant l'oreille et le bout du menton.
Le geste peint au vif que, malgré plainte et peine,
Il faut bien se garder de s'écrier : — Fontaine,
Quand tu serais le vin des vignes du coteau,
Jamais, au grand jamais, je ne bois de ton eau!

Ce serment, chers lecteurs, est beau comme menace,
Mais à la longue, aussi, la solitude lasse,
Ou le désir vous prend d'avoir encor recours
A l'objet, à l'ami qu'on devrait fuir toujours!

BONNE OU JOLIE

A Mesdemoiselles Anna et Marie Perrigault.

— On dit que Jane est bonne et que je suis jolie!
Criait à ses parents la petite Julie,
Laquelle de nous deux, papa, préfères-tu ?

— Voilà, ma chère fille, un terrible impromptu!...
Pour Jane ou pour sa sœur je n'ai de préférence,
Et ne fais entre vous aucune différence,
Quand Julie est affable et parle avec douceur ;
Mais lorsqu'elle reprend son ton dur et boudeur,
Qu'elle veut commander, s'ériger en maîtresse,
Je sens diminuer pour elle ma tendresse,
Et dans ses traits charmants qu'anime la gaiété,
Je ne vois qu'un enfant volontaire, emporté,
Qu'on ne peut pas aimer autant qu'un enfant sage,
Fût-il bossu, boiteux, eût-il un laid visage;

Car ce qui plaît à tous, plus que grâce et beauté,
C'est un doux caractère, un cœur plein de bonté.

— Je te comprends, papa, dit en riant Julie :

Tu m'expliques par là d'une façon polie

Qu'être bonne vaut mieux que d'être si jolie.

L'ENVIE

A Madame la vicomtesse de Renneville.

— Admire donc, papa, ce splendide équipage,
Avec ses beaux chevaux, ses laquais et son page!...
Que ne suis-je l'enfant vêtu de soie et d'or
Couché sur ces coussins ! soupirait Philidor.
Moi je n'ai pas d'habit si cher, ni de voiture
M'emportant comme lui dans des flots de guipure.
Lorsque je veux sortir, je dois aller à pied,
Habillé simplement, et cela ne me sied.
J'aimerais certes mieux, comme le petit riche,
Me montrer entouré du luxe qu'il affiche,
Avoir hôtel, palais, glaces, meubles, bijoux,
Plus beaux, assurément, que ceux qu'on voit chez nous.

— Reporte tes regards, mon fils, lui dit son père,
De l'enfant possesseur des trésors de la terre

A cet autre innocent par la faim amaigri,
Mendiant chaque jour et le pain et l'abri.
En le voyant souffrir, tu plaindras l'existence
De ce pauvre orphelin, voué dès sa naissance
Au deuil, à l'abandon, et ne songeras plus
A demander à Dieu mille biens superflus
Dont on rêve ici-bas la douce jouissance.

Pour s'estimer heureux, cher ange, souviens-toi
Qu'il faut se comparer à moins riche que soi.

LES RAPPORTS

Albert, Victor, George, Aline,
Claire, Elmire, Caroline,

Un matin,

Au jardin,

Jouaient à l'escarpolette,
A la boule, à la dînette,
En charmants petits amis
Contents d'être réunis.

Arrivent Louis, Lucile,

Lola, Zora, Paul, Emile,

Enfants du quartier voisin,

Dont George était le cousin.

L'on s'embrasse, l'on s'assemble,

L'on se divertit ensemble;

C'est danses, chants, rondes, cris,

Au bosquet des bois fleuris.
Mais la bruyante allégresse
Se modère et bientôt cesse.
Comme par enchantement,
Vous voyez subitement
La rieuse Caroline
Ne plus regarder Aline,
Qui boude Emile et Zora,
Lesquels disputent Lola.
Bref! c'est bien fini de rire,
Et l'on en est à se dire
Un mot tant soit peu blessant
Qu'on va surenchérissant.
Les causes de ces querelles
De messieurs et demoiselles
Se découvre cependant :
Claire est allée à Lucile
Confier que maître Emile
Lui trouvait un air pédant.
A Caroline qu'Aline
Avait plaisanté sa mine.
Au gentil petit Victor
Que George, son plus grand frère,

Quand il était en colère,
Le traitait de gros butor.
Très sensible à cet outrage,
Victor s'écrie avec rage :
Qu'il châtierà l'insolent
Hypocrite et violent.

Et des autres camarades
Qui se donnaient accolades,
Claire ainsi troublant l'accord,
En place de l'harmonie,
Régnaît une zizanie
A se vouer haine à mort.

Une maman, aux reproches,
Larmes, cris, tapes, taloches,
Echangés par bambins, mioches,
Survient, voit les combattants
 Haletants,
 Et de suite
 Les invite
A s'apaiser un moment
Pour s'expliquer posément.

On suspendit la bataille,
On arrêta la mitraille,
Mais nos champions, d'une voix,
Se plaignent tous à la fois.

Maman, c'est Paul! c'est Aline!
C'est George, c'est Caroline!
Qui dit ceci, ça, cela,
De moi, d'Albert, de Lola!

Médire est impardonnable,
Fit la mère raisonnable;
Mais je juge plus coupable
Claire allant vous rapporter
Ce qu'on vient de lui conter.
Rapporteurs et rapporteuses
Sont personnes dangereuses :
Elles divisent les gens;
Fuyez-les, mes chers enfans!

L'AUMONE

Un vieillard mendiant,
A l'accent suppliant,
Sollicitait l'aumône
Sur la place d'Ancône.
L'orgueilleuse Elisa
Très sec lui refusa
Un des sous de sa bourse,
Et poursuivit sa course
Vers le temple de Dieu.

Aux portes du saint lieu
Une dame qui quête
L'arrête.

Elle avait chapeau de velours,
Plumes, bijoux, riches atours.
Elisa prise l'opulence,

Et, généreuse en conséquence,
Jette un beau double louis
Dans la jolie aumônière,
En se rengorgeant bien fière
Quand on lui fait un souris.
Cet air de reconnaissance
Est sa seule récompense
Sur la terre et dans le ciel ;
Dieu ne bénissant l'aumône
Que lorsque le cœur la donne,
Non l'orgueil, péché mortel.

L'OUBLI

A M. le Dr B***. — Hommage respectueux.

On jouait aux lutteurs, Paul, par Max attaqué,
Donne résolûment, dans le fort de la lutte,
A son frère un soufflet, mais là, bien appliqué!
Max pleure... il est fâché; jamais de cette brute
Il n'oubliera le coup et l'injurieux mot,
Qui le traite, lui Max, « d'insipide marmot ».

Sur ce serment d'Horace, animé de colère,
Il rentre rapporter à maman, à son père,
Le fait, sans adoucir en rien la vérité,
Exposant court et bref sa monstruosité.
C'est cruel! c'est méchant! On n'aura d'indulgence
Pour un crime si grand dont on rêve vengeance.

Comme Max le jurait, entre Mylord, son chien.
Le dévoué caniche interrompt l'entretien.

Il s'élance, et d'un bond sur l'épaule du maître,
Pose indiscrètement — le misérable traître —
Un mufle tout crotté qui tache le galon
Des beaux habits de Max :

— A bas, nigaud, frelon !

Monstre ! indigne animal ! crie à la pauvre bête
Petit Max furieux, voyant qu'elle s'entête
Dans ces frotte-museau nullement de son goût.
Mylord ne lâchant point, Max, n'en venant à bout,
Vous le renvoie au loin avec tant de rudesse,
Qu'une patte ployée à la porte se blesse.

Contrit et désolé d'avoir frappé si fort
Son compagnon de jeu, l'enfant siffle Mylord ;
Et Mylord, en boitant, vers celui qui l'appelle
Accourt joyeusement ; toujours ami fidèle,
Il ne se souvient plus du coup, de la douleur :
C'est passé, c'est fini, pardonné de bon cœur.
— Je ne puis maintenant garder contre mon frère
Ma haineuse rancune et ma folle colère,
Se dit le petit Max, sinon, mauvais chrétien,
L'homme se montrerait moins généreux qu'un chien.

LES PREMIERS SOULIERS

A Madame Alphonse Marteville.

C'est le présent de grand'mère,
Son cadeau du jour de l'an,
Dont Mimi n'est pas peu fière,
Car ils sont en vernis blanc,

Ornés de belles rosettes,
D'un frais ruban de satin
Et de mignonnes bouclettes
Où miroite l'acier fin.

On les chaussa le dimanche
Qu'on mit jupon festonné,
Résille, croix, robe blanche,
Chapeau de fleurs couronné.

A dix mois, déjà coquette,
Mimi savait vous prier
De remarquer sa toilette,
D'admirer son beau soulier.

Pour cela levant sa robe,
Ecartant, jupes, festons,
Afin que rien ne dérobe
Ses jolis petits petons,

Elle sourit, elle guette
Vos regards, vos compliments :
Il serait si malhonnête
D'en nier les agréments !

La famille s'extasie,
Ce n'est qu'exclamation,
Cris de haute fantaisie,
Oh ! ah ! d'admiration ;

Et Mimi triomphatrice
Entend louer tour à tour
Par bonne, frère, nourrice,
Les souliers du cher amour.

Voyez leurs nœuds! leurs semelles!
Le vernis, les clous encor,
Qui lancent des étincelles
Comme s'ils étaient en or!

.
On part pour la promenade;
Tout le monde, assurément,
A dû jeter une œillade
Sur un pied aussi charmant.

.
Le soir, près du feu, grand'mère,
Papa, maman et la sœur,
Des souliers font leur affaire,
Leurs joujoux et leur bonheur.

Maman les ôte, les baise,
Quand on ne l'observe pas;
Père les prend, les sôpèse,
Dieux! qu'ils sont lourds pour son bras!

Il voudrait bien introduire
Au fond du soulier le poing,
Mais en souffrant le martyre
Il n'y réussira point.

Dans la petite chaussure
N'entre que le bout du doigt,
Et l'on rit de la figure
Qu'il fait à ce bel exploit.

Mimi la reprend, l'embrasse.
Refusant de sommeiller
Si maman ne donne place
Au soulier sous l'oreiller,

De peur qu'un loup ne le mange,
Dans la nuit où tout est noir,
Ou qu'un méchant ne le change
Contre ceux qu'il peut avoir.

Figurez-vous une botte
Remplaçant le soulier blanc,
Une botte d'Hottentote!
Y penser tourne le sang.

Maman le comprend et cède.
L'enfant presse avec transport
Le trésor qu'elle possède,
Puis joyeusement s'endort.

Devant le berceau, rêveuse,
Contemplant l'ange endormi,
La famille était heureuse
Du bonheur de sa Mimi.

Si vous en doutez, le père,
Mâle et vaillant officier,
Vous montrera sous un verre
Le premier petit soulier

Souvenir ému d'enfance,
N'ayant jamais qu'un rival
Aux yeux de l'adolescence :
Le premier soulier de bal !

JE-ME-MOI

Edouard ne parlait sans cesse que de lui.

C'était à l'écouter le plus mortel ennui.

— Moi, j'avais fait ceci ! Moi, j'avais été là !

Ne me donnez-vous rien ? Me prenez-vous cela ?

Je savais épeler ! Je ne pourrais écrire !

.
Bref, on ne finirait, si l'on voulait décrire

Les conversations, vœux, désir ou projet

Formés par Edouard toujours à son sujet.

Ses amis, fatigués de ne jamais l'entendre

Parler un peu d'autrui, lui firent bien comprendre

Qu'il avait un défaut insupportable en soi,

En le gratifiant du surnom : Je-me-moi !

ACTE ET PAROLE

A Madame Botharo.

— Moi je t'aime, Mina! disait Jenny la blonde;
Beaucoup! oh! mais beaucoup! plus que personne au
[monde.

Et toi? Voyons! Réponds, m'aimes-tu bien aussi?
C'est mal, tu ne dis rien, ou si peu... Grand merci
De ton oui murmuré lentement à l'oreille:
D'une telle amitié je ne vois la merveille.
Va! tu n'as pas de cœur!... Et sur ce cri du sien,
Jenny très en colère interrompt l'entretien.

Les fillettes sautaient tour à tour à la corde.
Mina tournant trop vite, au *double* qu'elle aborde,
Après avoir touché le lustre du plafond,
Donne du nez à terre et se blesse le front.

— Allez! Vous voilà bien, petite maladroite!

Il fallait se lancer d'une façon plus droite.

Tenez! comme cela, fit la blonde Jenny,

Qui lui montre, avec grâce et savoir infini,

Le secret de sauter sans briser la mesure,

Au risque de tomber et meurtrir sa figure.

— Mais regarde-moi donc, cria-t-elle à Mina,

Qui, souffrante, pleurait. Ne demeure point là,

Reviens plutôt jou... — Paf! Jenny chancelle, roule

Sur le tapis douillet, et son poignet se foule.

Plus prompt que l'éclair, Mina vole à Jenny,

Qui sanglotait : Seigneur! c'est fini, c'est fini!

Elle l'embrasse bien, gentiment la caresse,

Lui prodigue les soins d'une douce tendresse,

Oubliant et son mal et sa vive douleur

Pour consoler autrui de son propre malheur.

L'amitié ne dit pas si souvent : je vous aime,

Mais sait vous le prouver dans le moment suprême

Autrement que par mots

De linots.

En fait d'attachement, méprisez l'hyperbole,

L'acte est tout, rien la parole.

LE DÉLATEUR

Maman, Roger s'amuse !
Regardez-le qui muse
Au lieu d'apprendre sa leçon ;
Ecoutez aussi la chanson
Que chante ma sœur Madeleine
A plein gosier avec Hélène ;
Toutes les deux n'ont pas, ce soir,
Fini d'écrire leur devoir.
— J'entends, je vois, Monsieur Auguste.
— Alors, maman, il serait juste
De les sévèrement punir.
N'allez-vous point intervenir ?
Grondez bien ces méchants coupables,
A leurs parents insupportables,
Et louez-moi d'être un bon fils,
Qui vous cause bien moins d'ennuis.

— Non ! je ne louerai pas, monsieur, votre conduite,
Et si je punissais celui qui le mérite

Le plus, c'est vous certainement,
Qui subiriez ici le premier châtement.

On pardonne, on excuse un péché de paresse,
Quelques cris, quelques chants, un manque de sagesse,
Mais on est sans pitié pour l'enfant délateur
Trahissant à plaisir et son frère et sa sœur.
Ne peut-il pas plus tard, le petit misérable,
Céder à ce penchant, et, crime abominable,
Après avoir trahi prochain, parents, amis,
Livrer à l'étranger son malheureux pays ?

ESTELLE ET BLANCHE

A la promenade, un dimanche,
Estelle au bois rencontra Blanche.
On ne se connaissait que peu,
Mais on se lia vite au jeu.
Avant une heure, amitié faite,
Estelle et Blanche en tête à tête
Echangeaient force compliments
Sur leurs luxueux vêtements.

— Que j'aime votre robe blanche!
Et les dentelles de la manche!
Disait Estelle poliment.

Blanche reprit courtoisement :

— Moi, j'admire votre corsage
Et ce chapeau dont le plumage
D'un vert bleu, si vif, si changeant

A dû coûter beaucoup d'argent.

— Moins cependant que votre mante

Que le velours noir passementé ;

Mais laissons de côté l'habit ;

Parlons plutôt de votre esprit.

— Vous en avez, ma chère Estelle,

Avec cela vous êtes belle,

Belle à ravir, le savez-vous ?

— Eh ! oui, je l'avoue entre nous.

— Votre teint au lys est semblable,

C'est une rose incomparable.

— Vos yeux aussi sont bien jolis

Comme grandeur et coloris...

— Merci, ma gentille mignonne.

— De quoi ? de rien, Blanche, ma bonne...

Embrassons-nous, embrasse-moi !

Et si tu veux ; disons-nous toi ! —

L'on se dit « toi », l'on se caresse,

C'est un échange de tendresse

A célébrer en prose, en vers,

Chez les peuples les plus divers.

Mais voilà qu'au milieu des éloges sans nombre
Que chacune donnait à son amie, — une ombre

Se glisse et vient masquer le splendide soleil
 Embrasant l'amitié de son rayon vermeil.
 L'ombre, hélas! est qu'un mot qu'Estelle l'étourdie
 A lancé sottement sur la courbe hardie
 Que fait le nez de Blanche en regardant le ciel,
 (Courbe que n'aurait point tracée un Raphaël).

Blanche n'acceptant pas, la petit coquette,
 Le mot si déplacé qui traitait de trompette
 Le plus romain des nez, se récria soudain:
 Qu'Estelle avait le sien gros! bossu! de corbin!!!

Bossu, le nez d'Estelle! Ah! dam, non, au contraire!
 Il est grec, il est droit...

— Voulez-vous bien vous taire!

— Je ne me tairai pas. Allez, laid nez camard...

— Partez, beau perroquet, rouge comme un homard!

— C'est le vôtre qui l'est... vous êtes si vilaine!

— Vous si mal habillée avec ce reps de laine...

— Bonjour!

— A vos souhaits!

— Alors, sans nous revoir,

Pour demain, pour toujours recevez mon bonsoir,

Tels furent les adieux des nouvelles amies,
Que l'on vit se quitter mortelles ennemies.

Sur l'habit, les talents, la grâce, la beauté,
Ne dites pas souvent l'entière vérité,
Ou vous verrez bientôt promptement disparaître
La plus forte amitié qu'un compliment fit naître.

LE CHIEN DE BASTIEN

A M. B*** R.

Bastien possède un chien, et César est son nom.

On le dit de Cobourg ou de Château-Chinon ;

En somme, belle bête, ayant nez, patte, oreille

Faits comme une merveille,

Et le museau tout noir ;

La queue un brin relevée en trompette,

L'œil au regard intelligent qui guette

Gibier aux champs, broche au manoir.

Voilà pour le physique. On croit son caractère

Soumis, aimable et doux, nullement volontaire ;

Mais son maître Bastien dit qu'il ne faut juger

Bêtes ou gens, personne sur la mide :

César est très méchant. On courrait du danger

A s'approcher de son échine.

Lui seul Bastien sait en venir à bout
En le traitant à triples coups de knout.
Point de quartier, de merci ni de grâce :
Le bâton joue. Et quand, de guerre lasse,
Le bras n'en peut, Bastien, en un lieu sûr,
Rive César à l'anneau d'un gros mur.

Si de hasard le chien, malheureuse victime,
Laisse échapper parfois sous le hart qui l'opprime
Un aboiement plaintif.... tout aussitôt Bastien
De crier aux voisins : — Amis ! voyez-vous bien
Quel monstre est ce César ! Oh, la perfide engeance !
Oh, le maudit raca ! Sans le fouet et le fer,
Il eût depuis longtemps mis ses crocs dans ma chair ;
Plus de sottie pitié, de folle tolérance,
Je le vais gouverner en empereur romain
Qui force son esclave à lui baiser la main.

Et Bastien sur César redouble l'invective ;
Il le frappe, il le bat, tant enfin qu'il arrive
Que le chien maltraité se venge de son sort
En sautant au tyran qu'il jette à terre et mord.

— Tuez ! noyez ! pendez cet animal sauvage,
Hydrophobe démon atteint de male rage,

Hurle maître Bastien

A son frère Julien.

Celui-ci répliqua : — Pourquoi cet abattage !

C'est grâce à toi, mon cher, qu'il s'irrite et prend rage.

Si tu le veux mouton,

Au lieu de l'assommer à grands coups de bâton,

Marque-lui donc plutôt quelque peu de tendresse,

Ne le tourmente plus sans cesse,

Et César reviendra, libre, lécher la main

Non du cruel Néron, mais du Titus romain.

— Ta, ta, ta ! fit Bastien, je n'écoute l'exorde ;

Pas de sottise douceur, ni de miséricorde.

Il frappe un autre coup. Le chien bondit, remord

Le misérable enfant, qu'il ne lâche que mort.

Rois, maîtres, gouvernants, n'ont par le despotisme

Forgé chaîne ou boulet qui résiste au mutisme.

La force pour régner ne valut jamais rien,

Elle est la tyrannie. On la hait, on la brave,

Et le chef est vaincu par celle de l'esclave,

Qu'il soit peuple, homme ou chien.

LA FOI

A Monsieur Pascal.

Maman, explique-moi ce que c'est que la foi ?
Demandait curieux, le petit Godefroi.

— Enfant, celle du ciel et celle de la terre,
C'est la croyance en Dieu, vive, pure et sincère,
Un hommage à la vérité,
Un tribut de fidélité,
L'engagement sacré, signé de sa parole,
Le serment que jamais l'honnête homme ne viole.
Malheur à qui la perd, car il n'est plus chrétien,
Honte à qui la dément : c'est un faux citoyen,
Avili, méprisé de tous les gens de bien.

LE CONTRADICTEUR

Arthur a le défaut (défaut insupportable)

De vous contrarier en tout, pour tout, sur tout.

Parlez cuvette, il répond table.

Soyez assis, il est debout.

Trouvez ça blanc, il le dit rose.

Soutenez non, il prétend oui.

Ne voulant jamais voir la chose

Telle qu'elle est : c'est inouï !

Maman, papa, ma sœur, mes frères

Ont toujours tort, Arthur raison,

Il leur tient tête et ses colères

Sont la terreur de la maison.

— Qu'arrive-t-il? je vais le dire :

Il est libre de contredire

A son gré, chacun le fuyant
Comme un fléau, comme une peste,
Si bien que Monsieur tout seul reste :
Jugez si c'est mortifiant.

Veillez avec un soin extrême,
Petits lecteurs,
A n'être pas contradicteurs
De parti pris, ni par système.
Ou vous serez fatalement
Condamnés à l'isolement.

JEAN LAPIN

Un Jean Lapin, contre l'esprit de race,
Était taquin, provoquant, ferrailleur;
Il ne savait ni se tenir en place,
Ni réprimer son instinct batailleur.
A tout propos c'était lutte et chicane,
Pour *oui*, pour *non*, l'acte le plus guerrier.
Craignant de Jean et la gaule et la canne,
Parents, amis s'enfuyaient du terrier.
Tyran des siens, seul possesseur du gîte,
Il se crut lors Condé, Renaud, Bayard;
Il foudroiera le peuple qui s'agite
Et l'univers tremblant sous son regard!
Le sabre en main, Jeannot saute à la lande,
A l'ennemi proposer le combat.
Malheur au Turc, à la Grèce, à l'Irlande!
S'il les rencontre, il attaque et les bat.

Dans le sentier notre bretteur recule,
Couché l'oreille et n'est plus si faraud.
Qu'a-t-il donc vu, le triomphant Hercule,
Qu'entre les thyms il se blottit penaud?
Un sanglier? Un chien de forte taille,
Hardi mâtin qui lève haut le ton,
N'aimant rien tant que prise et que bataille?...
— Point, chers petits, Jean n'a vu qu'un mouton,
Suivi d'un berger à bâton!

Combien d'enfants, lâchement arbitraires,
Sont la terreur de parents bien trop doux,
Méchants lapins, moitié moins téméraires,
S'ils prévoyaient qu'on leur rendra leurs coups.

LE BONHEUR

A Mademoiselle Léonie Philippe.

— On dit que le bonheur n'existe pas sur terre.

Serait-ce vrai, mon père ?

— Enfant, c'est une erreur. Il règne parmi nous :

Accessible à chacun, le lot béni de tous.

Pour l'avoir, il suffit que l'homme soit modeste

Et n'aille pas rêver, quand la raison proteste,

Gloire, fortune, emplois, faveurs et dignités,

Gain de l'ambition, fruits des prospérités.

Le bonheur n'est jamais de convoiter sans cesse

Le rang et les honneurs, la gloire et la richesse,

Encor moins d'habiter un superbe château

Ou de s'orner le front du plus royal joyau,

Mais d'aimer le prochain comme on veut qu'il vous aime,
Reconnaître que l'or n'est pas le bien suprême,
Borner tous ses désirs, rarement souhaiter,
Et du peu que l'on a savoir se contenter.

LA PAROLE DONNÉE

A Monsieur le D^r et Madame Dumont (de Monteux).

— Tu pleures, mon cher fils ? Qu'as-tu donc, Adrien ?

— Papa, j'ai du chagrin. Hier, Just et Lucien
M'avaient (oh ! les méchants !) bien donné leur parole
Qu'aujourd'hui mercredi, ce soir après l'école,
Si je voulais prêter mon grand et beau ballon,
Nous jouerions avec lui, tous les trois, au salon.
J'y consens, je le cède. Au loin Lucien le lance,
Just le rattrape au bond ; à mon tour je m'avance,
Quand Just brutalement me dit : Va-t'en, petit,
Tu troublerais le jeu !... Moi, je reste interdit.

— Mais vous m'aviez promis, m'écriai-je en colère,
Que je jouerais aussi !

— Promis ? la belle affaire !

Me répliqua Lucien : retiens, si tu le veux,
Que promettre et tenir font deux.

Là-dessus renvoyé sans que plus l'on raisonne,
Et traité de marmot que sa mère enjuponne,
Je pleure, mon papa, sur ce qu'ils m'ont fait là.
Dites-leur : « C'est vilain d'agir comme cela ! »

— Vilain ! mais c'est très mal, reprit d'un ton sévère,
En s'adressant à Just et Lucien l'autre frère,
Le père mécontent, surtout du fils aîné,
Qui s'excusait, disant qu'il avait badiné.
— Fût-ce pour badiner, pour plaisanter, pour rire,
On ne doit, mes enfants, jamais se contredire.

Petit, grand, jeune, vieux,
Montrez-vous soucieux,
Du jour où vous avez donné votre parole,
Soit sérieusement ou bien par gloriole,
De ne la point reprendre et de lui faire honneur,
Sous peine de passer pour un traître menteur.
Savez-vous où conduit l'indigne théorie
De ce mot déloyal, gros de supercherie,
Affirmant que promettre et que tenir font deux ?
A vous rendre suspects, négligents et douteux ;
Puis vous habituer, si peu que l'on en use,
Au mensonge, à la fraude, aux détours, à la ruse,

Et pas à pas ainsi, de hochets en ballons,
A devenir plus tard de criminels félons,
Qui trouvent naturel et de bonne rouerie
De trahir leur prochain, leur devoir, leur patrie!

Ne vous récriez pas, je dis la vérité :
Toujours le déshonneur suit la déloyauté.

DEVINETTE

Lina disait à Fanchonnette :

Ecoute bien ma devinette :

Tous, nous possédons mon premier,

Que je te donne pour l'entier,

Et cependant, chose étonnante,

Contrairement à ton attente,

Peu l'ont... Cherche, ma sœur,

Trouve le mot.

— Je l'ai : du cœur !

POUR JÉSUS

A mon amie Adèle M***.

Guy sanglote : il a mal aux dents.

Le chirurgien des enfants

Mandé, voudrait bien extraire

Avec son outil la molaire ;

Mais Guy le met dans l'embarras,

Ne voulant pas

Que l'on arrache

La grosse dent ayant la tache.

Il aime mieux longtemps souffrir

Et dépérir,

Dût-il mourir !

— Mon doux trésor, lui dit sa mère,

Votre refus

Peine Jésus,

Qui, par amour pour vous, souffrit sur cette terre
Et mourut sur la croix au sommet du Calvaire.

Le petit Guy

Au crucifix

Jette un regard d'ardent courage

Et dit, baisant la sainte image :

— Mon doux Jésus,

Plus de refus,

Votre divin amour me touche ;

En retour j'ouvrirai la bouche,

Sans pleurer fort, ni crier rien

Sous les gros doigts du chirurgien,

Qui ne fait pourtant pas de bien

Avec son outil si farouche.

Et Guy, comme un stoïcien,

En offrant à Dieu sa souffrance,

Laisse opérer sa délivrance

Par l'habile praticien.

Cric ! crac ! fini ! partez, muscade !

Elle est dehors la dent malade.

— Maman ! maman ! je suis guéri,

S'écria le petit chéri,

Les yeux rayonnants d'allégresse
D'avoir su vaincre sa faiblesse.

— As-tu bien pleuré, mon enfant?

— Non! j'attendais un mal plus grand
Que celui qu'on vient de me faire.

Et c'est étonnant, reprit-il,
De sentir aussi peu l'outil,
Quand on récite sa prière.

Le mal supporté pour Jésus
Ne nous fait souffrir presque plus!

RICHE DE COMBIEN?

— Je suis riche de combien?
Demandait George à Lucien.

— D'après ma petite mère,
Je puis te dire, mon frère,
Que George, comme autrui, peut tout haut confesser
Qu'il est riche des biens dont il sait se passer.

LES CARACTÈRES

Guillaume et Sigismond, en allant à la messe,
Bras-dessus, bras-dessous, échangeaient la promesse
De s'aimer tendrement,
Fidèlement.

Comme ils tournaient la rue, un gamin de leur âge,
Mauvais petit sujet, leur barre le passage,
Et, battant du pied nu l'eau sale du ruisseau,
Fait exprès de tacher leur habit bleu barbeau,
Magnifique habit neuf, qu'ils portaient ce dimanche
Pour la première fois. Puis, le poing sur la hanche,
Le méchant les poursuit avec ces mots grossiers,
Qu'accompagne le geste osé des grimaciers.
Je ne les cite pas ces mots de trouble-fête ;
Ils sont d'un mal appris, d'un vilain malhonnête.

Guillaume et Sigismond, sans répondre au vaurien,
Essuyaient leurs habits. Mais ne recevant rien,

Ni taloches, ni coups, cette perverse engeance
 Prit pour impunité la touchante indulgence
 Des deux nobles garçons et redoubla de cris.

.

Vlan! il tombe, se blesse, et plaint ses bras meurtris.

.

— Le bon Dieu te punit, pleure à présent, mon môme,
 Lui dit en plaisantant le gai petit Guillaume.

— Hein! hein! hein!... hu! hu! hu!... que je

[souffre! oh! là là!

— C'est bien fait, cher monsieur, méditez-moi cela!

— Frère, soyons plus doux et pardonnons l'offense.

— Volontiers, Sigismond; mais prendre sa défense

Après un trait pareil...

— Ciel! vais-je être grondé!

J'ai déchiré le col qu'on m'avait rebordé,

Et ma blouse a des trous...

— Grondé?

— Battu peut-être.

— De ta blouse, dis-moi, combien coûte le mètre?

— Où trouver de l'argent? hu! hu! hu! hu! hu! hu!
Mon père n'en a pas.

— Sigismond, que fais-tu?

Ce qu'il fait? Il rougit en glissant une bourse
Dans là main du gamin dénué de ressource,
Afin qu'il eût l'étoffe et se sauvât des coups
Qu'il n'aurait pas volés, je l'affirme entre nous.

— Faut-il que tu sois sot, Sigismond, fit Guillaume,
De donner à ce drôle une aussi forte somme,
Quand il t'a bien sali, bafoué, maltraité.
Vrai! tu me sembles bête à force de bonté.

— Que veux-tu? j'aime mieux passer pour sot, pour bête,
Que de voir tant pleurer ce petit malhonnête.

— Notre ennemi mortel...

— Qu'importe! son malheur

Efface tous ses torts et lui rouvre mon cœur.

Lecteurs, vous avez là, dans l'un et l'autre frère,
Les exemples d'un bon et d'un grand caractère.

LES FOURMIS

Les fourmis sont industrieuses,
Actives et laborieuses;
Elles amassent pour l'hiver
Le blé, le moucheron, le ver.
Fétus de foin, fétus de paille,
Fruits, bois, genêts, fraîche semaille,
S'entassent dans tous leurs celliers,
A faire crouler les piliers.

Mais bête, insecte, humain n'ont part à ces richesses;

La fourmi n'a jamais donné, ni fait largesses

D'un atome, d'un grain,

Au prochain!

Aussi l'homme détruit les vastes fourmilières,

Ecrase sans pitié les légions d'ouvrières,

Qu'il met avec raison, justement, hors la loi,

Car l'on n'est bon à rien quand on n'est bon qu'à soi!

PETIT CAILLOU

A M. Tard***.

Petit caillou roulait de sentier en chemin,
Sous le pied du passant, le talon du gamin;
Pris par l'un pour jouer, par l'autre pour se battre,
Lancé de ci, de là, de haut allant s'abattre,
Et repris de nouveau, repoussé plus avant,
Gambadait, ricochait, sans cesser un instant.

La pierre d'un gros mur, respectable commère
Que tapissaient l'ajonc, la mousse, la bruyère,

Femme sensible s'il en fut,

Vit passer le caillou, lui rendit son salut;
Et comme il s'arrêtait, fatigué, non loin d'elle,
Se reposer un peu, la bonne âme l'appelle :
— Venez donc vous asseoir à l'ombre de mon mur;
Vous y serez très bien, l'endroit est calme et sûr.

Le voyageur s'assied. On cause politique,
Des affaires d'état, de la chose publique.
Un mot se dit sur vous, une phrase sur moi,
On daube le voisin et l'on arrive à soi.
Petit caillou, ravi de l'accueil de la pierre,
Avec grâce loua sa fraîcheur printanière :
Elle pouvait avoir tout au plus quatorze ans
Et rayonnait la nuit autant que diamants.
La pierre goûta fort cette galanterie,
(Le sexe féminin aime la flatterie.)

— Mais vous-même, mon cher, vous êtes bien joli,
Vous sautez, vous courez, leste comme un cabri,
Minauda poliment la doyenne coquette,
Qui du temps des Romains n'était guère jeunette,
Car elle avait déjà, d'après un roc bavard,
Sous leurs prédécesseurs, pavé le boulevard.
Le roc tenait le fait de sa grand'mère roche,
A laquelle un granit, victime de la pioche,

L'avait conté jadis

A Paris.

Mais qu'importe au caillou que madame la pierre,
Ait cent ans ou cent jours, qu'elle soit fille ou mère.

L'âge n'enlève rien au beau du compliment,
Jeunes et vieux, hélas ! y croient aveuglément.

Notre flatteur, charmé qu'on louât sa prestesse,
Accepta sans façon le brevet de vitesse,

 Tout aussi mérité

 Que celui de beauté,

 Par sa nouvelle connaissance,

 Dont le baptême et la naissance

 Étaient un souvenir lointain

 Plus que perdu dans l'incertain.

On n'en resta pas là. L'on mit la surenchère.

Bientôt ce fut à qui, du caillou, de la pierre,

 S'entre-ferait valoir

 A grands coups d'encensoir.

L'hirondelle écoutait nos deux sots personnages

Se vanter tour à tour en gens nullement sages,

Et leur dit : Toi, caillou, comment t'es-tu donc pris

Pour arriver au mur en courant le pays ?

Privé d'aile d'oiseau, de pied, même de jambe,

Chacun t'a dû rouler, car tu n'es guère ingambe.

 Caillou demeure interloqué,

 Démasqué.

— Maintenant, dites-nous, antique vieille pierre,
Depuis combien de temps la bruyère et le lierre
Fardent votre visage, hélas ! si parchemin,
Qu'on le voit s'écailler aux ronces du chemin.
Ne rougissez-vous pas de vous montrer si folle,
Si vaniteuse, si frivole ?

Et toi, caillou,

Si fou ?

— Rougir ? oh ! non, la belle !...

Crièrent-ils à l'hirondelle.

Rarement l'on rougit du plus faux compliment,
Nous le tenons pour vrai, nous le trouvons charmant.

L'ESPRIT

On parle tant de l'esprit !
Je voudrais que l'on m'apprît
Ce que c'est, mère.

— L'esprit, ma chère,
C'est avoir la conception,
Comme l'imagination,
Brillante, vive et facile,
Un talent d'exprimer habile;
L'aptitude et l'art de saisir,
Ainsi que de bien définir,
En termes agréables,
Les rapports entre les objets,
Et savoir sur tous les sujets
Les plus inépuisables
Parler, causer pertinemment,
Avec finesse et sentiment.

Par malheur, l'esprit est multiple;
Mais ne nous montrons pas disciple
Du faux ni du superficiel.
Fuyons le méchant plein de fiel
Bavant sa haineuse malice
Sur le *bon* qui fait son supplice,
A lui, misérable ignorant,
Ou dangereux intolérant.
Méprisons aussi l'égoïste
Que le *grand* chagrine et contriste;
Celui de corps; ceux des partis,
Ennemis nés de leur pays.
Enfin, réprimons dès l'enfance
La funeste et triste tendance
A l'esprit fort, dominateur,
L'esprit taquin, agitateur.
Ayons-le doux, aimable et sage,
Appliquons-nous avec courage
 Journellement,
A redresser son jugement,
Et rappelons-nous bien, en somme,
Que dans l'enfant, comme dans l'homme,
Rien n'est plus plat, rien n'est plus sot,
Que de vouloir en montrer trop!

L'AMOUR-PROPRE OFFENSÉ

— Pourquoi Gaston me boude-t-il?
Demandait le petit Myrtil.

— N'avez-vous pas de votre frère
Encore excité la colère?

— Oh ! non, maman ! et moi je peux
Vous affirmer que dans nos jeux
J'ai dit seulement : Vilain louche,
Regarde droit ton nez, ta bouche !
Ce n'est rien ça ! J'ai bien mis hier
Ses bottes, son habit d'hiver ;
Même, 'maman, avec ma gaule
J'ai fouetté ferme son épaule
Sans qu'il restât là me bouder,
Quand je voulus le déridier ;
Et présentement, quelle mine
Pour un seul mot qui le chagrine !

— Ce mot, mon fils, est fort vexant,
Dit la mère en le corrigeant.
Il raille un malheur de naissance
Et ne mérite l'indulgence.
Toutefois, je connais Gaston,
Il l'oubliera, car il est bon.
Mais que Myrtil souvent y pense :
Amour-propre que l'on offense,
Ne se rend pas à nos regrets
Et ne nous pardonne jamais.

PARCHEMINS ET NOBLESSE

— Quel est votre nom, ma petite?

— Maman m'appelle Marguerite.

— Oui, mais après...

— Après? c'est tout.

— Vous en avez un autre au bout?

Comment se nomme votre mère?

— Papa dit : Madame Valère.

— Marguerite Valère est bien,

Mais c'est là le nom d'un vilain.

Moi, je suis Jane *de* Blomille,

Et noble est toute ma famille.

Mon père a titre de baron,

Mon oncle a comme lui blason,

Ma grand'mère est une comtesse

Et ma marraine la duchesse

A son cousin le sénateur,

Que l'on dit un très grand seigneur.
Pensez qu'il possède voitures,
Laquais, châteaux, riches parures,
Habits de ville, de gala...

— Oh ! papa n'a pas tout cela !

Il tient les livres d'écritures
D'un gros marchand de fournitures ;
Mais il est si bon, si savant,
Qu'il est aimé de son enfant.
Chacun l'estime, et l'on répète :

« Devant lui, l'on baisse la tête. »

Et sur sa poitrine je vois
Briller une superbe croix !
Papa l'a gagnée à la guerre,
Dans le temps que pleurait ma mère,
Pour avoir défendu Paris
Contre nos méchants ennemis.

— Mon père s'est battu de même,
Il est d'une vaillance extrême,
Et porte en signe de valeur
La noble étoile de l'honneur.

— Comment, s'il est si grand, si brave,
Que l'on admire son courage,
Pouvez-vous tant vanter son nom,
Et ses chevaux et son blason?
Vous savez bien que la noblesse
N'est pas dans un titre d'Altesse,
Mais dans le cœur, les sentiments
Qui font les vertus, les talents.

— Mon père parle ainsi, petite,
S'écria Jane à Marguerite,
Et j'aurais bien dû le penser;
Pour preuve, je vais t'embrasser.

JE LE VEUX

Papa! je veux être un grand homme
Par les qualités qu'on renomme!
— Bravo! mon cher petit bonhomme,
Quand on dit si bien: je le veux,
On a bientôt dit: je le peux!

LE DROIT PRIME LA FORCE

A M. Amédée P***.

Antoine et Léopold, tous deux près d'une porte,
Se disputaient à qui passerait le premier.

— Ce sera moi! — Non pas! — Si fait! Viens l'essayer...

— Je l'ose, et vois, petiot, que sur toi je l'emporte,

Fit Antoine l'aîné, renversant le cadet

Trop faible pour parer les coups qu'il lui portait.

Leur père entend gémir, descend et s'inquiète

Pourquoi son Léopold a des bleus à la tête,

Le bras contusionné, le col quasi meurtri,

L'air piteux d'un enfant marri.

Léopold, en pleurant, avec détails raconte

Que son frère arrivé bien après, le dernier,

Veut avant lui passer et sortir le premier.

« — Je m'y suis opposé. Furieux du mécompte,
Antoine m'a poussé, criant que j'avais tort,
Qu'il se moquait du droit, qu'il était le plus fort. »

.
— As-tu pu renier à ce point la justice,
Et du lâche oppresseur te faire le complice?
Dit le père attristé. Jamais cœur noble et droit
Ne soutient que la force est au-dessus du droit.
Ce principe odieux, digne d'un peuple traître,
Insultant les vaincus, et s'adjugeant en maître
Les biens qu'il a volés, est celui d'ennemis
Que l'univers entier accable de mépris.
Le droit domine tout, il doit courber la force;
A nous le démontrer l'Evangile s'efforce.
Respecte-le, mon fils, et sois son défenseur,
Pour qu'on dise de toi : c'est un homme d'honneur !

LA PRÉVENANCE

A M. Lauzanne. — Bon souvenir.

Imitez de Fernand l'aimable prévenance;
Il n'est personne au monde ayant plus d'obligeance.
Avec esprit, bonté, s'informant de vos goûts,
Vous voyez cet enfant se rendre utile à tous.
Dévide-t-on le lin ? à sa vive prière
Ses petits bras ouverts se tendent vers sa mère.
Voulez-vous reposer ? il quitte le salon
Sur la pointe des pieds, et prête son ballon,
Sa toupie et ses jeux à Marc et Jean ses frères,
Ne récriminant point contre eux, lorsque, colères,
Il leur est arrivé de lui casser parfois
Le chien de son fusil ou son cheval de bois.
Quel plaisir de le voir s'emparer de la canne
Du vieillard chancelant et que l'âge condamne

A garder le foyer, puis la mettre en un coin,
Pour qu'il puisse causer sans souci de ce soin.
Dans son activité, toute ardeur et tendresse,
Fernand sait à chacun donner une caresse;
Il sourit à papa, réserve pour ses sœurs
Ses oiseaux favoris et ses plus belles fleurs.
Aussi, qu'il est chéri! qu'on l'aime! qu'on l'adore!
Egoïstes enfants, je vous le prêche encore :
Voulez-vous être aimé comme on aime Fernand?
Montrez-vous comme lui dévoué, prévenant.

LE MÉDISANT

D'après master Henri, Blanche était une sotte,
Jérôme un grand poltron, Bernardine idiote,
Arthur benêt,
Léon ânet,
Valentin très méchant, Louise curieuse;
Pour Alix, elle était volontaire, envieuse;
Félix coquet,
Guy freluquet.

Quant à Jean, son caquet,
Pis que bluttoir et castagnette,
Faisait aux gens perdre la tête,
Et la raison

A Suzon.

Son père, fatigué de l'entendre médire
Du prochain, des amis, un jour finit par dire :
— Cesse, Henri, ces propos; ils ne me plaisent pas,

Puis, je les tiens pour faux...

— Mais ils ne le sont pas,

Je dis la vérité : c'est un bourru, Maxence,

Albéric un menteur, — crois donc ce que j'avance...

— Non ! mon fils, non jamais ! l'on doit se méfier

De celui qui médit ; il peut calomnier.

L'un nous conduit à l'autre,

Veillez-y bien ! prêchez l'apôtre.

DROIT ET DEVOIR

— Paul, prête-moi ta balle, et joue à la raquette,
Disait à son frère, Georgette.

— Non, tu ne l'auras pas ! fit Paul à sa requête.

Et l'écolier lança le joujou dans les airs
Pour narguer de sa sœur le regard de travers
Qu'elle jetait sur lui, quand, la balle reçue,
Il riait de la voir, mécontente et déçue,
S'éloigner à grands pas,
En soupirant tout bas.

— Paul, tu te conduis mal, lui reprocha sa mère,
Qui l'entendait crier du berceau du parterre.

— Mal, en quoi, s'il vous plaît ? cette balle est mon bien,
J'ai droit de la garder et la garderai bien
Envers et contre tous. Reprends donc ta raquette,
Georgette.

— Vous parlez haut du droit, vous le faites valoir ;
Mais avant votre droit passe votre devoir.
Il consiste pour vous, et n'importe à quel âge,
A défendre le faible avec force et courage ;
Soyez-lui le soutien, l'ami, le protecteur,
Qui vole, noble et brave, au secours du malheur.

— Mais Georgette, maman, la sotte pleurnicheuse,
N'est pas réellement tant que ça malheureuse...
Il ne lui manque rien. Vous l'aimez comme moi.
Non ! je ne subirai ni ses cris, ni sa loi ;
Par exemple, plus tard, en qualité de frère
Je la protégerai...

— Je ne l'espère guère,

N'y peux ajouter foi...

Souvenez-vous, mon fils, que dans l'enfant naît
[l'homme,
Et qu'on peut préjuger dès le premier symptôme
Sa conduite à venir, ce qu'il sera le jour
Où, libre et maître enfin, il domine à son tour :
Refuser tout petit le jouet qu'on réclame,
C'est déjà se montrer le tyran de la femme,
L'ennemi de sa sœur, le bourreau de son droit ;

Car c'est un droit aussi que la raison conçoit,
D'exiger de quelqu'un dont la main vous oppresse,
Qu'il daigne s'incliner et cède à la faiblesse.
Respectez-le, mon fils, Désormais soucieux
D'être honoré de tous, soyez grand, généreux,
Et par l'amour, le bien, la juste tolérance,
Vous nous ferez ployer devant votre puissance.
Nul n'en contestera, croyez-m'en, le pouvoir,
S'il vous voit immoler votre droit au devoir.

QUI TROP EMBRASSE

Marcel veut porter le plateau,
Les bols, les flacons, le seau d'eau ;
Chargé du tout, il souffle, il peine.
Un heurt survient, la porcelaine
Git à terre... et Marcel se plaint.
Qui trop embrasse mal étreint !

Son frère aîné se dit artiste,
Mécanicien, barbier, dentiste,
Mais à tant de savoir n'atteint :
Qui trop embrasse mal étreint !

LES BOUCHONS

Il est sot, vaniteux, mon ami Théodule,
Et sans remords aucun, sans souci, sans scrupule,
Il se montre souvent d'un parfait ridicule,
 Parlant de tort et de travers
 Du ciel, des gens, de l'univers;
Car pour lui c'est un fait notoire
Qu'il a tout vu, tout su, tout lu,
Tout deviné, tout retenu
Et tout classé dans sa mémoire.
 Incrédules Thomas,
 Si vous n'y croyez pas,
Il va vous en donner la preuve
La plus étrange, la plus neuve,
 Que l'on puisse noter
 Et citer.

Au bois, ce mois d'avril, la semaine dernière,
Théodule expliquait à ses sœurs, à son frère,

Aux passants réunis

De la province et de Paris,

Comment poussaient, germaient les arbustes, les plantes,
Les tamaris, les pins, les tuyas, les acanthes ;

Nommait les fruits, nommait les fleurs,

Vantait leurs parfums, leurs couleurs ;

Et d'un ton doctoral, le pédant téméraire

Ajoutait cent détails à son vocabulaire.

« Elles venaient d'ici, vous les aviez pris là, »

C'était ceci, c'était cela,

Suivi de maints *et cætera*.

Les pauvres ignorants, à ce flux de paroles,

Admiraient le parleur. Mais, haussant les épaules,

Les vrais savants riaient de l'érudition

Qu'il déployait à faux dans sa présomption.

L'un d'eux, sage vieillard, rappelle Théodule

Comme il partait tout fier, se croyant bien l'émule

D'un académicien, membre de l'Institut.

Avec quelque dédain Théodule accourut.

— Veuillez, mon jeune ami, lui dit le digne maître,

Approcher de cet arbre, et me faire connaître

Les services qu'il rend, grâce à son bois, ses fruits,

Ses produits !

— Hum ! c'est le *Glaucium*, hésite Théodule,
Ou le palmier d'Asie, où l'élégant *Tribule*...

— Pourquoi pas le pommier, le prunier, l'oranger ?
Votre latin, morbleu ! me semble patauger.

— Patauger ! Je soutiens que c'est un sacrilège
De désigner pommier, ce beau...

— Gros chêne-liège.

— Le chêne-liège, ça?... l'arbre que nous touchons ?
Mais, monsieur, l'on verrait aux branches les bouchons !

.

Ah ! ah ! ah ! les bouchons ! Vous entendez le rire,
Les cris, les quolibets qui pleuvent sur le sire.

Grands, petits et moyens,

Les jeunes, les anciens

Se moquent du pédant, raillent son ignorance,
Son impudent aplomb, sa sotte suffisance.

Théodule en reste interdit,

Muet de honte et de dépit.

Il le fut doublement quand quelqu'un aux oreilles

Lui souffla : — Grand benêt,

Apprends que le bouchon au goulot des bouteilles

Ne pousse pas tout fait !

LES ZANN'TONS

Un petit paysan braillard,
Hurlait, le petit piaillard :
Zann'tons, zann'tons, pour un liard!

A ce cri, Luc, Théophile,
Tous les enfants de la ville,
Bien vite se dépêchant,
En deux ou trois enjambées
Courent au petit marchand
De scarabées.

Mais si grande était la presse
Que c'était pis qu'à confesse,
Et qu'on dut rôder autour
Avant de prendre son tour.

Impatients, plus de quatre
Allèrent jusqu'à se battre
A coups de poing, de bâton,
Pour avoir un hanneton.

La ronflante marchandise
Avec tant de peine acquise,
Les acheteurs radieux
Rentrent triomphants chez eux.

Ils vont la nourrir de roses
Et d'autres bien bonnes choses.
La coucher dans du coton ;
Quel doux sort de hanneton !

En effet, durant une heure,
Dans sa nouvelle demeure,
Choyé, caressé, gâté,
On admira sa beauté.

Il trottinait sur la table,
Comme un garçon raisonnable,
Et marchait sur le plancher,
Sans faux pas et sans clocher.

Un malheur survint en route :
Il but à même une goutte
Dans le fond d'un encrier
Et faillit s'asphyxier.

On le repêche, on le traine
Loin de la noire fontaine
Où l'on a vu pour de bon
Se noyer un hanneton.

L'encre imbibant sa tarière,
Il embrassa la carrière
D'écrivain lapon, chinois,
En dessinant sur le bois

Des caractères mystiques,
Etranges, vagues, gothiques,
Devant lesquels nos savants
Se montrèrent ignorants.

En vain braquant leurs lunettes,
Ils épèlent les vignettes
Qui les ont désarçonnés,
Sans voir plus loin que leur nez.

Mais l'écolier plus habile,
Juge sévère du style,
A leur grand étonnement,
Sut les lire couramment :

« Messieurs, laissez-moi tranquille ! »
Interpréta Théophile,
Traducteur du feuilleton
Ecrit par le hanneton.

C'est merveilleux ! on l'embrasse !
Après quoi, dame ! l'on passe,
En frappant des pieds, des mains,
A certains jeux inhumains.

Bientôt le pauvre frétille
Sous l'acier froid d'une aiguille
Qu'au bout d'un long fil retors
Luc lui plante dans le corps.

Plus dur que les Spartiates,
Théophile à ses deux pattes
Serre un solide cordon,
Puis, lui lâchant le bridon,

Les enfants à voix sonore,
D'un refrain grec, turc ou maure,
Entonnent le mot à mot
Qui stimule son galop :

« Mon hanneton, vole, vole
Très haut par dessus l'épaule,
Car si tu n'y volais pas,
Tu subirais le trépas. »

Docile dans l'atmosphère,
Le pauvre coléoptère,
Tourné, secoué, lancé,
Exécute un cadencé.

Il se redresse, voltige
Aussi loin que le dirige,
Fil, cordon, lacet, ruban,
Bien trop court pour son élan.

C'est alors des cris de joie,
Un bonheur quand il déploie
Ses lourdes ailes marron,
En susurrant *fron, fron, fron!*

Luc, Théophile, en extase,
Veulent forcer Anastase,
Leur petit frère cadet,
A s'amuser du jouet.

— Attache le tien de même
Et suivant notre système,
Ton hanneton volera,
Dansera, susurrera.

— Mais vos secousses mortelles
Peuvent lui briser les ailes.
Comment trouver du plaisir
À torturer un martyr!

— Il ne souffre pas, mon frère,
Autrement dans sa colère
Il refuserait le jeu,
Et tu vois qu'il tourne un peu.

Ne sois pas si sot, si tendre;
A ce fil cours le suspendre,
Tire dessus comme ça,
Tu verras comme il ira.

Et Luc, d'une main cruelle,
Secouait l'antenne et l'aile,
Si dur, si ferme, si fort,
Que voilà le jouet mort !

Du pied le brutal l'écrase,
En disant : — Mon Anastase,
Tu vas me donner le tien,
Puisqu'il ne te sert à rien.

— Vous ne l'aurez pas, mon frère,
Mille fois mieux je préfère
A votre méchanceté,
Lui rendre la liberté.

Anastase ouvre la boîte
Où, couché sur de la ouate,
Chaudement dans le carton
Reposait son hanneton.

Il l'éveille, il le soulève,
Et, réalisant son rêve,
Le laisse partir heureux,
Selon ses désirs, ses vœux.

Bénis sois-tu, cœur sensible !
Tu changes mon sort terrible,
Bourdonne le prisonnier
Au bon petit écolier.

Oui, béni soit le cœur tendre,
N'hésitant pas à défendre
L'être faible et gémissant
Contre un despote puissant.

Il sera plus tard le frère,
Le protecteur tutélaire
Du pauvre déshérité,
L'ami de l'humanité.

Tandis que l'enfant barbare,
Qui d'une bête s'empare
Pour faire un souffre-douleur,
S'endurcit l'âme et le cœur.

LA POUPÉE CASSÉE

Avec désespoir et douleur
Victoire criait à sa sœur :
— Vous m'avez cassé ma poupée,
Pendant que j'étais occupée,
Sur une chaise, auprès du feu,
A lui coudre son manteau bleu!

— Moi, j'ai cassé votre poupée?...
Si vous la trouvez éclopée
Prenez-vous en à Florentin
Qui la disloquait ce matin.
Il pouffait joliment de rire,
En voyant le jouet de cire
Sans pieds ni bras faire le saut
Et retomber de tout son haut...
Pourquoi m'écoutes-tu, ma mère,
Avec cet air froid et sévère?

— C'est qu'on ne doit pas, mon enfant,
Se disculper en rapportant!

LA MENTEUSE

— Marie, as-tu fait ta prière?

— Oui, mère.

— Est-ce au salon?

— Je n'en sais rien

Et ne me rappelle plus bien

L'heure non plus.

— Enfant, prends garde!

Le bon Dieu t'entend, te regarde,

Prêt à sévèrement punir

S'il te surprenait à mentir.

— C'est pourtant vrai que je l'ai dite;

Demandez plutôt à Brigitte

Qui m'écoutait.

— Vous écouter!

Oseriez-vous le répéter?

Fi! que c'est laid d'être menteuse!

Pour vous j'en suis toute honteuse.

— O mère! que j'ai de chagrin
D'avoir tant menti ce matin,
Pardonne-moi, ta fille t'aime...

— Sur ce point mon doute est extrême.

— Quoi! tu douterais de mon cœur?

— Désormais, j'aurai ce malheur.

Lorsque l'on ment, l'on donne à croire
Que c'est une nouvelle histoire
Que l'on forge, et tous nos propos,
Seraient-ils vrais, passent pour faux.
Evite donc la menterie!

— Je l'éviterai, dit Marie,
Car je ne veux pas, ô douleur,
Que maman m'appelle sans cœur.

Elle tint si bien sa promesse,
Que sa mère de sa tendresse
Et de son doux amour d'enfant
Ne douta plus un seul instant.

UN TIENS

Sur le seuil de sa porte, Ange
Tenait en main une orange
Qu'il s'apprêtait à sucer,
Lorsque Jean vint à passer.
Celui-ci lui dit : Bonhomme,
Si tu me cèdes ta pomme,
Je te promets deux citrons
Si gros qu'ils en sont tout ronds.
— Prends-la ! fit l'enfant qui donne
Sa pomme d'or douce et bonne
En retour des fruits exquis,
Doublement chers comme prix.
Mais l'autre, très calme, mange
Jusqu'aux pepins de l'orange,
Sans présenter rien de rien
En échange de son bien.

Ange se plaint. Jean de rire,
Et de narquoisement dire :
Mes citrons tu les auras,
Quand l'arbre tu planteras.

Sur cette belle finale,
Mon joli farceur détale,
Jetant au dupé surpris,
Ce sage et prudent avis :

Du moment que l'on dispose
D'un objet ou d'une chose,
Faut savoir s'en contenter,
Et ne point aller tenter
Les caprices de Fortune,
Car au lieu d'un, au lieu d'une,
Zéro chiffre en pareil cas :
« Un tiens vaut deux tu l'auras ! »

LE SOUPÇON

A Monsieur Paul Foucher

— Mon frère, je suis désolée :
Une poupée articulée,
Qui disait *oui*, qui disait *non*,
Et prononçait si bien son nom,
A disparu... Maman la cherche,
Mais sa patiente recherche
Ne la lui fait pas retrouver.
Quelqu'un est venu l'enlever.
Tū rougis ! c'est toi ! fit Elvire ;
A ma maman je vais le dire !

Et l'enfant dénonçant Albret,
Comme le voleur du jouet,
Contre lui voudrait qu'on sévisse,

Et qu'on le soumette au supplice
De la prison.

— Auparavant,

Dit la maman très sagement,
Regardez encor dans l'armoire,
Et sur la planche la plus noire,
Si l'on n'y voit pas le jouet,
De peur de condamner Albret
Sur un soupçon.

— Oh! non, ma mère!

Je suis certaine que mon frère
L'a prise...

— Bon! allez toujours :

Vous tiendrez après ce discours!

Elvire s'en alla boudeuse,
Et s'en revint toute joyeuse.
En belle robe à falbalas,
La poupée était dans ses bras.

— Eh bien! petit juge sévère,
Fallait-il punir votre frère?
Sourit la prudente maman.
Elle ajouta plus gravement :

— Que l'aventure te profite,
Désormais moins prompte et moins vite,
En souvenir de la leçon,
Ne condamne sur un soupçon.

Mieux vaut laisser fuir un coupable,
Fût-il le pire misérable,
Que de risquer, en se pressant,
D'aller flétrir un innocent.
C'est en vain que l'on crie ensuite :
Cet homme innocent, je l'acquitte !
La réhabilitation
N'entraîne pas conviction.
L'on éraint, l'on conserve le doute,
Chacun s'écarte de sa route,
Et malgré vos pleurs, vos remords,
Il est victime de vos torts !

LA LIBERTÉ

A sir R*** W***. — Hommage de reconnaissance.

— Pourquoi donc, ma petite mère,
Dis-tu que je suis très heureux
De n'être pas libre de faire
Ce que je veux?

— C'est que, si libre était mon Pierre,
Je le verrais bien vite, hélas!
Maint acte et mainte chose faire
Qu'il ne doit pas!

Hier, par exemple, à la fontaine,
Il a mouillé son sarreau blanc,
Et mis dans la ronce qui traîne
Son pied en sang!

Il voulait s'amuser et rire,
Prétendait-il; or, à ce jeu,
Mon Pierre a souffert le martyre
Et tousse un peu.

Admettons qu'il ait eu défense
De jouer ce vilain jeu-là,
Aujourd'hui, grand jour de vacance,
Serait-il là,

Couché sur le lit de sa mère,
Le pied enflé, rouge, brûlant,
A boire une tisane amère?

— Oh! non, maman!

— La liberté, cher fils que j'aime,
Comprise ainsi, rarement peut
Nous donner le bonheur suprême,
Comme on le veut.

En vain on la chante, on la prône,
C'est un mythe le plus souvent,
Même pour le roi sur le trône
Le plus puissant.

Egoïste, ingrat, téméraire,
C'est à qui travestit le mot,
Et l'interprète à sa manière :
Celle du sot!

La *Liberté!* divin principe,
Cependant dit aux citoyens :
Que personne ne s'émancipe
Des droits chrétiens!

Ces droits sont pour vous d'être frères,
De vous aimer, de vous unir,
Et, tous égaux, à Dieu, lois, pères,
Fiers d'obéir.

Défendez-les ! Que dans vos âmes
Charité, justice et savoir
Eclairent de leurs traits de flamme
Votre devoir.

Allez et parcourez la terre,
Me prêcher à l'humanité,
Car je suis l'esprit de lumière,
La Liberté!

.
.
.
Je comprends peu, dit petit Pierre,
Mais je devine que l'enfant
Voit briller bien plus la lumière
Quand il est grand.

.
Et le chéri, calme et tranquille,
S'endort du sommeil du bonheur,
Rêvant de Dieu, de l'Évangile
Mis dans son cœur.

Leçons d'amour pour la patrie
Dans son âme, portez vos fruits,
Et qu'elle soit fière et chérie
De tous ses fils!

EPILOGUE

Petits lecteurs de ma Muse,
Si mon livre vous amuse
Il faut m'en donner le prix !
Chacun, selon sa finance,
Recevra pleine quittance
En m'envoyant un souris!

AUGUSTA COUPEY.

L'auteur du touchant récit de MARIELLE vient de publier une page mélodique, sous ce titre : **Mon trésor**. C'est un allegretto en quatre-trois, d'un charme inouï, gai, rieur, chantant; le motif est facile et élégant; il se case dans l'oreille et y reste; l'on félicite la fillette de posséder un trésor aussi charmant, la gaité, le plus heureux des dons, et l'on fredonne avec elle :

Ah! ah ah ah ah! est-il un roi
Qui soit plus heureux que moi?

(Patrie.)

TABLE DES MATIÈRES

Préface.	5
------------------	---

LIVRE PREMIER

Le soulier de Noël	9
Le bouquet de maman	13
Charitable et charité	14
Lorsque je veux être jolie	16
Le pain quotidien	17
Qu'a donc Robert ?	18
Pourquoi je l'aime	20
Fière et heureuse	22
Le petit doigt de maman	24
L'air bon	26
Pierre qui roule	27
Benoit	28
Plus on en donne, plus on en a	30
Le petit frère	34
Résolutions	38
Les deux poupées	40
L'étoile	42
Noble vengeance	44
Le nouveau-né	45
Gaston	48
Guillot	49
Le nid	50
Martin	54
Prends-moi	56

Si j'étais riche	59
La fête de papa	60
La tentation	62
Janet	65
Nécessaire et superflu	66
Les étrennes	69
La paresse	72
Les allumettes	74
La fille de Zoé	80
En pénitence	81
L'orgueilleuse	84
Les champignons	87
Colibri et perroquet	90
Les boîtes de bonbons	92
Les petits chats	96
Petit bouton	99
Les fleurs sont des méchantes	102
Le bon moyen	104
Les revenants	106
La chanson de maman	108
Le printemps	110
La chose la plus aisée et la plus difficile	112
Le fifi de Lili	113

LIVRE SECOND

Qu'importe l'habit?	119
L'honneur	122
Les gouttes de rosée	124
Il ne faut pas dire fontaine	127
Bonne ou jolie	130
L'envie	132
Les rapports	134
L'aumône	138
L'oubli.	140

Les premiers souliers.	142
Je-Me-Moi	147
Acte et parole	148
Le délateur	150
Estelle et Blanche	152
Le chien de Bastien	156
La foi	159
Le contradicteur	160
Jéan Lapin	162
Le bonheur	164
La parole donnée	166
Devinette	169
Pour Jésus	170
Riche de combien?	173
Les caractères	174
Les fourmis	177
Petit caillou	178
L'esprit	182
L'amour-propre offensé	184
Parchemins et noblesse	186
Je le yeux.	189
Le droit prime la force	190
La prévenance	192
Le médisant	194
Droit et devoir	196
Qui trop embrasse.	199
Les bouchons	200
Les zann'tons	203
La poupée cassée	211
La menteuse.	212
Un tiens	214
Le soupçon	216
La liberté.	219
Epilogue	223











M
D
ENF

